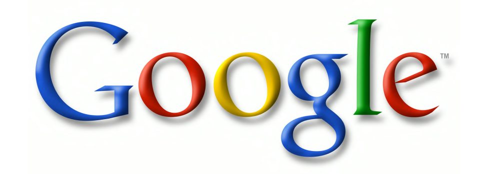

Google

istoire des Images Miraculeuses, 1796, 1797
1850





HISTOIRE

DES

IMAGES MIRACULEUSES

DE ROME ET DES ÉTATS DE L'ÉGLISE

EN 1796 ET 1797

INTRODUCTION A L'HISTOIRE

DES IMAGES MIRACULEUSES

DE RIMINI ET DES ÉTATS DE L'ÉGLISE

EN 1850

PAR UN BIBLIOPHILE CATHOLIQUE.

Illos tuos misericordes
oculos ad nos converte.

LIBRAIRIE CATHOLIQUE ET LITURGIQUE
DE JULIEN, LANIER ET Ce,

A PARIS
4, RUE DE BUSSY, F. S.-G.

AU MANS
12, PLACE DES HALLES.

HISTOIRE

DES

IMAGES MIRACULEUSES

DE

ROME ET DES ÉTATS DE L'ÉGLISE.

LE MANS. — IMPRIMERIE DE JULIEN, LANIER ET Ce.

o

HISTOIRE

DES

IMAGES MIRACULEUSES

DE ROME ET DES ÉTATS DE L'ÉGLISE

EN 1796 ET 1797

INTRODUCTION A L'HISTOIRE

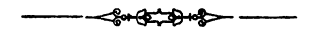
DES IMAGES MIRACULEUSES

DE RIMINI ET DES ÉTATS DE L'ÉGLISE

EN 1850

PAR UN BIBLIOPHILE CATHOLIQUE.

Illos tuos misericordes
oculos ad nos converte.



LIBRAIRIE CATHOLIQUE ET LITURGIQUE
DE JULIEN, LANIER ET Ce,

A PARIS
4, RUE DE BUSSY, F. S.-G.

AU MANS
12, PLACE DES HALLES.

1850

AVERTISSEMENT.

Divers journaux, en parlant des miracles de Rimini, ont rappelé que les Etats de l'Eglise furent en 1796 et 1797 le théâtre de prodiges absolument pareils. A cette époque, en effet, on vit à Rome et dans plusieurs villes des Etats du Saint-Siége, comme aujourd'hui à Rimini, un grand nombre de saintes images, et plus particulièrement les images consacrées à la très sainte Vierge, ouvrir et fermer miraculeusement les yeux. Ces faits durèrent plus de six mois, et eurent pour témoins toutes les populations de l'Italie méridionale. Présenter un court exposé de ces merveilles et du grand mouvement religieux qui en fut la suite, tel est le but que nous nous sommes proposé. Nos renseignements seront puisés dans la Relation de Mgr. Marchetti, archevêque d'Ancyre [1]. Cet ouvrage, dont il n'existe probablement en

[1] *De' prodigi avvenuti in molte sacre immagini, specialmente di Maria santissima, secondo gli autentici processi compilati in Roma, memorie estratte e ragionate*, par M. Jean Marchetti, examinateur apostolique du clergé, etc. Rome, 1797, in-8°, pp. LVII-293. — Né à Empoli, en Toscane, le 10 avril 1753, et élevé aux frais du cardinal Torregiani, son compatriote, Jean Marchetti, auteur du livre dont nous venons de donner le titre, reçut à

France qu'un très petit nombre d'exemplaires, fut imprimé à Rome en 1797. L'auteur, témoin oculaire, y a résumé les actes mêmes de l'information juridique ordonnée à Rome par le souverain pontife Pie VI. Sur chacun des exemplaires, le cardinal della Somaglia, vicaire de Rome, a voulu apposer sa signature autographe au bas du texte du décret intervenu à la suite de l'enquête: ainsi l'ouvrage a un caractère semi-officiel. Les faits s'y présentent, du reste, avec une évidence peu commune. Dieu semble s'être plu à entourer cette série de prodiges, unique peut-être dans l'histoire de l'Eglise, de preuves proportionnées à l'incrédulité de notre malheureux XVIII[e] siècle. Nous ne discuterons point ici les objections qui ont coutume de se produire contre les miracles. Cette discussion serait sans objet. Les esprits qui résistent à l'autorité des faits ne se rendent pas à l'autorité du raisonnement. C'est d'eux qu'il a été dit : *Oculos habent, et non videbunt.* La seule manière de concourir à dissiper leur aveuglement, c'est de prier.

Rome les ordres sacrés, et y publia une critique de l'*Histoire ecclésiastique* de Fleury. Persécuté à l'occasion de cet ouvrage par les ennemis de l'Eglise, et privé d'un emploi de précepteur près du jeune duc Sforza-Contarini, il se livra à la prédication avec succès, et dut à la bienveillance de Pie VI le poste d'examinateur du clergé romain. A l'entrée des Français à Rome, en 1798, il fut enfermé au château Saint-Ange, puis banni des Etats romains. En Toscane, où il s'était retiré, l'autorité française le fit incarcérer de nouveau. Après l'élection de Pie VII, il revint à Rome : mais soupçonné d'avoir conseillé l'excommunication de Napoléon, il fut exilé à l'île d'Elbe. Les évènements de 1814 rendirent un peu de calme à cette existence agitée. Jean Marchetti fut alors nommé archevêque d'Ancyre *in partibus*, gouverneur du fils de la reine d'Etrurie, Marie-Louise, et administrateur du diocèse de Rimini, avec le titre de vicaire apostolique. Ce courageux athlète de l'Eglise est mort à Empoli le 15 novembre 1829. Quelques uns de ses nombreux ouvrages sont indiqués dans la *Biographie universelle*, à laquelle nous empruntons les détails qui précèdent. Tom. LXXIII, *Supplément*.

Quelques éclaircissements, disséminés au bas des pages ou liés au texte même, aideront le lecteur à s'orienter parmi les miraculeux sanctuaires de Rome. Pour cette partie accessoire de notre travail, nous avons consulté Venuti, *Descrizione di Roma moderna*, 2 vol. in-4°, Rome, 1766; et Piazza, *Gerarchia Cardinalizia,* in-fol., Rome, 1703. Divers fragments de cette publication ont déjà paru dans le *Correspondant.*

Si Dieu permet que le présent opuscule ait pour résultat de propager la gloire de son saint nom, et d'augmenter la confiance de nos frères en la Reine des anges, notre but est rempli.

La veille de la fête de l'Assomption de la très sainte Vierge,

14 Août 1850.

HISTOIRE

DES

IMAGES MIRACULEUSES

DE ROME ET DES ÉTATS DE L'ÉGLISE

EN 1796 ET 1797.



I.

Premières images miraculeuses. — Rome, Ancône, les provinces. — Vaste mouvement religieux. — Information juridique. — Bonaparte à Ancône.

Au mois de juin de l'année 1796, Bonaparte, à qui les brillantes journées de Montenotte et de Lodi venaient d'ouvrir les portes de Mantoue, s'apprêtait à marcher sur Rome. Le Directoire, héritier des tendances impies du XVIIIe siècle, croyait l'heure venue de *faire vaciller la tiare sur la tête du prétendu chef de l'Eglise universelle.* A Rome, la consternation fut générale; on y entrevit avec effroi les horreurs de l'invasion. Dans ces jours d'angoisse et de deuil, les âmes se tournaient vers Dieu; la foule assiégeait les autels; la tendre dévotion du peuple romain pour la Reine des anges prit un caractère de ferveur dont il serait difficile de donner

une juste idée. C'est au milieu de ces circonstances que se produisirent les faits surnaturels dont nous allons présenter le récit.

L'église de San Niccolò de' Lorenesi [1], située dans le quartier de la place Navone, possédait, depuis l'année 1792, une madone, tableau d'assez belle exécution, dont un pieux jésuite s'était long-temps servi dans ses prédications [2]. Les prêtres de cette église avaient coutume de réciter en commun, tous les samedis, une heure avant le coucher du soleil, devant le maître-autel, les litanies de la très sainte Vierge. Au mois de juin 1796, l'un d'eux, M. Niccolò Rinaldi, vit à plusieurs reprises, durant cette récitation, l'image ouvrir et fermer miraculeusement les yeux. Il n'osa parler de cette vision, couvrit le fait d'un silence absolu [3], et déclina ainsi l'honneur de publier le premier un miracle dont la divulgation allait appartenir à des lèvres moins timides. En effet, vers la fin du mois de juin, des bruits extraordinaires commencèrent à circuler dans Rome. On y apprit qu'à Ancône, à la date du 25 juin, une image de la sainte Vierge, vénérée sous le titre de *Regina Sanctorum omnium* et connue sous le nom de Vierge de San Ciriaco, ouvrait et fermait miraculeusement les yeux [4]. Les jours suivants apportèrent la confir-

[1] Saint-Nicolas des Lorrains. Cette église, concédée aux Lorrains par Grégoire XV, qui siégea du 9 février 1621 au 9 juillet 1623, fut reconstruite de fond en comble sous Urbain VIII, son successeur. On y remarque quelques tableaux de Nicolas Lorrain.

[2] Le Père Girolamo Dolce. Chose remarquable! la première des images sur lesquelles Marie ait fait éclater sa puissance, a appartenu à un membre de l'illustre Compagnie de Jésus, alors dispersée et persécutée, et le dernier miracle aura lieu, comme nous le verrons plus loin, sur la place del Gesù, en face précisément de l'église et de la maison de cette même Compagnie.

[3] M. Rinaldi, dans sa déposition, donne pour motif de son silence la crainte d'être traité de *visionnaire*.

[4] On ne cite guère, avant l'année 1796, que deux miracles du même genre ; l'un à Brescia, l'autre à Pistoie. A Brescia, le miracle eut lieu en 1524,

mation de cette nouvelle. Le prodige continuait, et semblait avoir pris un caractère permanent. Les populations des Marches accouraient pour en être témoins. Enfin, à la date du 6 juillet 1796, le cardinal Ranuzzi, sous les yeux duquel ces choses se passaient, ordonnait d'imprimer et de publier un récit de l'évènement. Ainsi le fait ne put être, à Rome, l'objet d'aucun doute. Ces nouvelles y produisirent une sensation profonde. Ce n'était pourtant là que le prélude des faits extraordinaires qui allaient éclater à Rome même.

Le 9 juillet 1796, jour mémorable dans les fastes de la ville pontificale, le soleil se levait dans un ciel pur, et inondait la cité de flots de lumière. Il était environ huit heures du matin, lorsque, sur la voie publique, près de la place des Saints-Apôtres, un inconnu s'arrête, et raconte qu'à l'heure même, à quelques pas de là, il a vu la madone del l'Archetto ouvrir et fermer les yeux, comme celle de San Ciriaco. Sans ajouter une foi bien complète à ce qu'il vient d'entendre, un honorable citoyen, M. Antonio Ambrosini, se rend sur les lieux. La madone del l'Archetto, qui subsiste encore, emprunte son nom d'une espèce d'arceau au-dessus duquel cette image est placée, entre le palais Casali et une maison appartenant alors à la confrérie de Saint-Antoine. C'était un simple buste, peint à l'huile, la tête légèrement inclinée sur l'épaule droite. Les yeux étaient ouverts : on apercevait dis-

le jour de la Pentecôte, en présence d'environ cinquante mille personnes. Voy. *Historia universale delle immagini miracolose della gran Madre di Dio*, par Félix Astolfi, chanoine du Sauveur, Venise, 1624, in-4°. Le miracle de Pistoie est relaté dans l'ouvrage intitulé : *Della pietà di Pistoja*, par le R. P. Joseph Donduri, provincial des Capucins de Toscane; Pistoie, 1666. La date de ce dernier fait n'est pas connue d'une manière certaine; mais les archives de la commune de Pistoie renferment des actes sur parchemin de 1534, qui le mentionnent comme ayant eu lieu récemment. Ainsi, les deux miracles datent du XVIe siècle, c'est-à-dire d'une époque où la société était, comme de nos jours, ébranlée jusque dans ses fondements par les sophistes et les novateurs.

tinctement les prunelles. L'image, que recouvrait un cristal très pur, était protégée par une grille et un volet qu'on fermait la nuit, afin de mettre à l'abri les ornements et les *ex-voto* d'une certaine valeur suspendus auprès. Il suffisait d'une vue ordinaire pour distinguer, même à l'œil nu, toutes les parties du tableau.

A son arrivée, M. Ambrosini aperçoit, autour de la madone, sept ou huit personnes accourues, comme lui, au bruit de l'évènement. Il franchit la grille, approche de l'image, se place en face, et, après une courte attente, voit de ses propres yeux le prodige s'accomplir. «L'orbite de l'œil, dit-il, avait cessé d'être visible : la paupière supérieure s'était abaissée sur la paupière inférieure; les yeux se trouvaient ainsi miraculeusement fermés. L'émotion dont je fus saisi, ajoute-t-il, est inexprimable. Dans le premier moment, je crus à une illusion. Je portai la main sur mes paupières, comme un homme qui chercherait à rectifier en soi l'organe de la vue. Je fermai un instant les yeux, les ouvris ensuite, et reconnus à n'en pouvoir douter que ceux de la sainte Vierge étaient restés clos. Un moment après, les paupières supérieures reprenaient, dans le tableau, leur place naturelle. J'étais hors de moi; je poussai un cri. Les paroles que je puis alors avoir prononcées se sont effacées de ma mémoire. Je sentais mon pauvre être défaillir, et un frisson courir par toutes mes veines; mon visage se couvrait de pleurs. J'entendis un cri, et connus par là que les autres spectateurs voyaient aussi le prodige. » M. Ambrosini a trente-sept ans; sa vue est bonne, ses sens n'ont pu l'abuser, sa conviction est inébranlable. Souvent, au seul souvenir du prodige, dit-il dans sa déposition, il sent encore ses yeux se mouiller de larmes.

La nouvelle s'était rapidement propagée. L'affluence,

dans les rues adjacentes, devint, en un instant, si considérable qu'il fallut, pour contenir la foule, placer des soldats, d'un côté jusque sur la place des Saints-Apôtres, de l'autre jusqu'à l'oratoire de Saint-Marcel.

Un témoin, M. de Cupis, qui n'a réussi à percer la foule qu'après une heure d'attente, trouve, à son arrivée, le peuple calme, recueilli, récitant les litanies. Tout à coup, la prière cesse; une acclamation se fait entendre; mille voix éclatent : *Vive, vive Marie! La voici, la voici! Voyez, voyez!* « En cet instant, dit M. de Cupis, les sourcils se courbent en arc; les paupières supérieures se relèvent; l'image promène sur le peuple des regards affectueux. » Il est aisé, à l'émotion du témoin, d'imaginer celle de la foule. « J'essayai, dit-il, de fixer de nouveau mes regards sur la sainte image; je n'y pus réussir. Je pleurais; mes pleurs redoublaient, aux cris de la multitude, dont l'enthousiasme attestait le renouvellement et la persistance du miracle. »

A la nouvelle d'un fait si extraordinaire, le marquis del Bufalo, l'un des personnages les plus considérables de Rome, était sorti de son domicile, et se dirigeait vers le palais Casali, afin de vérifier l'évènement. Il rencontre en chemin la marquise Barbara Palombara Massimi. La marquise lui dit: « Le palais Casali est inabordable; vous chercherez en vain à approcher : au surplus, le même prodige a lieu dans la rue delle Muratte; allez-y, la presse y est moindre. » Le prodige se renouvelait en effet dans la partie de la rue delle Muratte, qui avoisine la célèbre fontaine de Trevi. Ici le tableau représentait Marie les mains jointes sur la poitrine, le regard dirigé vers le ciel. Dans le mouvement surnaturel des yeux, la prunelle s'élevait avec lenteur, et disparaissait presque tout entière sous la paupière supérieure, puis redescendait à sa position naturelle. Le marquis del Bufalo a, dit-il, vu,

en un quart d'heure, le miracle se renouveler ***un grand nombre de fois***. Sur ce point, de même qu'au palais Casali, le peuple faisait retentir l'air de ses acclamations. Le miracle s'y est reproduit tous les jours durant plusieurs mois de suite. L'image a quelquefois promené ses regards avec tendresse sur la foule, comme pour exprimer que Marie était sensible aux hommages du peuple.

Mais le miracle n'éclatait pas seulement sur les points dont nous venons de parler. Vers neuf heures et demie du matin, toujours à la date du 9 juillet 1796, une dame, passant devant l'église Sant'Andrea della Valle, voit, au-dessus de l'atelier d'un artiste qui travaillait la pierre, une image de la sainte Vierge, une *mater dolorosa*, ouvrir et fermer les yeux. Elle avertit l'individu à qui appartient l'atelier. C'était le sieur Catolli. Précisément cet artiste avait, treize ans auparavant, peint lui-même l'image dont il s'agit. Il sort, regarde le tableau, et suppose la dame frappée d'hallucination, car il n'aperçoit aucun mouvement; un sentiment de dévotion le porte toutefois à nettoyer l'image ternie par la poussière. Il prend une échelle, monte; mais, à ce moment, il voit, avec stupeur, la prunelle de l'œil fuir et disparaître presque entièrement sous la paupière supérieure. Le fait s'ébruite, le peuple accourt, la foule grossit, et ici commence, pour se renouveler durant plusieurs mois, une scène toute pareille à celles que nous avons déjà décrites. La déposition du sieur Catolli présente une singularité. Suivant lui, la figure, dans le mouvement surnaturel dont il vient d'être parlé, produisait un effet désagréable à la vue. Tous les témoins, sans exception, déclarent au contraire que, dans ce mouvement, qui, à la vérité, est hors nature, la figure, loin de perdre de son charme, leur a paru plus vivante, plus expressive, plus belle, plus aima-

ble; on croyait voir, disent-ils, une personne qui eût cherché à exprimer, par le jeu du regard, les plus intimes mouvements de son cœur. Quelquefois la paupière abaissée couvrait l'œil qui demeurait entièrement clos : d'autres fois l'image promenait avec tendresse ses regards sur les spectateurs. Le peuple ayant remarqué que le prodige se multipliait durant la récitation des litanies, allongeait la récitation, afin de jouir de la vue du miracle plus long-temps.

Le phénomène se propageait d'heure en heure. Avant la fin de la journée, on le constatait dans presque tous les quartiers de Rome. Les ateliers se fermaient, les travaux étaient suspendus, la foule se croisait dans toutes les directions. L'agitation se prolongea jusqu'à une heure fort avancée de la nuit. Le lendemain, 10 juillet, au lever du soleil, les rues furent de nouveau envahies. Ce jour-là et les jours suivants le cercle du miracle s'agrandit encore. Les églises de Santa Maria dei Miracoli, des Agonisants, de Santa Maria della Vallicella, de San Niccolò in carcere, de San Silvestro in capite, de Saint-Siméon, de San Martino ai monti, des Frères de Saint-Jean-de-Dieu, la vieille église de l'hospice de la Consolation, plusieurs autres chapelles ou oratoires publics ou particuliers, eurent leurs madones miraculeuses. La nomenclature que nous avons sous les yeux en signale plus de cent. Quelquefois, la vierge tutélaire du foyer domestique elle-même, l'image léguée par les aïeux, a daigné s'animer et jeter, sur quelque famille éplorée, un regard consolateur[1].

Dans l'impossibilité de reproduire cet immense tableau, nous nous bornerons à quelques indications sommaires. Lorsque le prodige devenait ainsi perceptible pour tous,

[1] Entre autres familles honorées de cette insigne faveur, on cite : dans la bourgeoisie, les Pucci, les Galli; dans l'aristocratie, les Sagripanti, les Mattei, les Naro, les de Gasparis, etc.

M. Rinaldi, le bon prêtre de San-Niccolò de' Lorenesi, cessait de le voir, il s'en prenait à son indignité. Dieu fut touché de sa douleur, et, dès le lendemain, l'humble ecclésiastique put mêler ses acclamations à celles du peuple [1]. Un jeune chirurgien anglais, M. Porter, frappé d'un semblable aveuglement, se plaît à décrire, dans son interrogatoire, l'émotion qu'il a éprouvée lorsque, pour la première fois, le voile est tombé de ses yeux. Chez certaines personnes, par exception, et, sans doute, par un secret jugement de la Providence, l'aveuglement est resté permanent et absolu.

Après de vains efforts pour percer la foule, un saint et savant ecclésiastique, M. Pietro Meli, associé à l'archi-gymnase de la Sapience, s'était agenouillé dans un oratoire dépendant de l'église de la Nativité de notre Seigneur, dite vulgairement des Agonisants, et là demandait avec ferveur d'être admis à participer à la miraculeuse vision. Dieu exauce sa prière; mais, au grand étonnement de M. Meli, c'est sur la plus humble, la plus obscure, la plus antique, la plus délaissée des images de cette église que le miracle se produit.

On vit des scènes attendrissantes : un jeune homme, dans un groupe, tombe à genoux et s'écrie : « Grâces vous soient rendues, ô Marie; un jour de plus, c'en était fait de moi pour l'éternité. » Devant une des images miraculeuses, avaient été déposées des branches de lis. Trois de ces lis, sous les ardeurs du soleil de Rome, reverdirent après quatre mois, et durant plusieurs mois. Sur quelques images, les traits de la figure se ranimèrent et s'embellirent. Les couleurs de quelques unes de ces figures sont restées depuis plus brillantes et plus vives. Une madone, celle de la Grotta Pinta, prit,

[1] M. Niccolò Rinaldi avait résigné un canonicat qu'il possédait à Sora, sa ville natale, pour venir, obscur et ignoré, remplir à Rome, dans le quartier du peuple, les humbles et laborieuses fonctions du ministère apostolique.

durant le miracle, une expression de douleur, et les témoins ont vu une larme couler de ses yeux. A de rares exceptions près, généralement relatives à des images de notre Seigneur, le prodige a exclusivement eu lieu sur des images consacrées à Marie, peintes et quelquefois sculptées. Un bel original de Sassoferrato, placé dans une chapelle, presque en face de l'église de San Niccolò de' Prefetti, est au nombre des chefs-d'œuvre dont, à cette époque, la touche miraculeuse a achevé de consacrer la popularité.

Bon nombre de spectateurs pouvaient à peine en croire au témoignage de leurs sens. On eut recours à tous les moyens de vérification que l'art et la science peuvent suggérer. Quelques citoyens voulaient toucher et palper l'image miraculeuse. D'autres appelaient en aide les instruments d'optique les plus délicats et les plus parfaits. D'autres, après avoir perçu le phénomène à un point de vue, s'éloignaient, s'approchaient, changeaient l'angle de vision, et chaque épreuve nouvelle ne faisait que rendre la certitude commune plus complète, plus indubitable. Un seul trait suffirait au besoin pour faire comprendre jusqu'où est allé, chez le peuple, le sentiment de l'évidence du prodige. Deux jours de suite, dans la même église, un notaire fut appelé pour dresser procès-verbal des faits, séance tenante, sous les yeux même de la foule. La sincérité et la profondeur des convictions se déduisent de la forme même des déclarations. Les témoins épuisent toutes les ressources du langage pour décrire les faits dans leurs moindres particularités. L'expression manque à l'émotion dont ils sont remplis. Ils sont prêts, disent-ils, à sceller de leur sang et de leur vie le témoignage qu'ils rendent à la vérité.

Pendant que ces choses se passaient à Rome, le même prodige, déjà constaté à Ancône, avait lieu dans plusieurs

villes des Etats du Saint-Siége, à Frosinone, à Veruli, à Torrice, à Ceprano, à Frascati, à Urbania, à Mercatello, à Calcata, à Todi dans l'Ombrie. Cette espèce d'ubiquité du miracle ayant duré cinq ou six mois, cinq ou six cent mille personnes ont pu vérifier les faits et en constater l'authenticité. Ce calcul paraîtra modéré si l'on considère que la seule population de Rome, non comprise la population flottante et celle des diocèses suburbicaires, était à cette époque de cent quatre-vingt mille âmes.

Il est aisé de comprendre jusqu'où, sous l'influence de pareils évènements, dut s'élever, dans cette Rome alors si chrétienne, le thermomètre de la ferveur et de la foi. Nos aïeux ne virent jamais, dit un témoin oculaire, et jamais peut-être nos descendants ne reverront un spectacle pareil à celui qui s'est alors offert à nos regards. Rome avait changé de face; il ne restait de l'antique cité qu'une forme matérielle, des édifices et des monuments. Le peuple n'était plus le même : les habitudes, les mœurs, les usages, la manière d'être, la démarche, le langage, l'aspect des boutiques, des rues, des places, des églises, tout offrait les traces d'une métamorphose à peine croyable même pour ceux qui la virent. Une nouvelle Ninive, humiliée et repentante, puisait à la source des miséricordes divines des joies nouvelles et inconnues. Les saints noms de Jésus et de Marie étaient sur toutes les lèvres. A chaque pas, sur la voie publique, on rencontrait un autel improvisé, autour duquel le peuple récitait les litanies ou le *Salve Regina* [1].

[1] Le *Salve Regina*, cette prière si populaire, si bien appropriée aux circonstances où les Romains se trouvaient alors, est un souvenir de notre vieille France et des Croisades. Adhémar de Monteil, quittant les armes pour le service de Dieu, était devenu évêque du Puy, au plus tard en l'année 1080. Il reçut au Puy le pape Urbain II en 1095, et, au mois de novembre de la même année, assista au fameux concile de Clermont, où la première croisade fut

Le saint pape Pie VI crut devoir ordonner une mission extraordinaire: la mission s'ouvrit le lendemain même du jour où avait eu lieu le premier miracle, c'est-à-dire le dimanche 10 juillet, après midi, et se prolongea jusqu'au 26 du même mois. Dans cette Rome où tant de basiliques ouvrent leurs immenses nefs à la piété des fidèles, la prédication eut lieu sur les six grandes places publiques. A Rome, la parole de Dieu semble déborder du sanctuaire dans la rue. Quel voyageur n'a gardé un touchant souvenir de ces prédications entendues le soir en plein air au milieu des ruines du Forum ou dans le périmètre des gradins à demi écroulés du Colysée! « Nous tous appelés à rompre au peuple le pain de la parole divine, dit un pieux missionnaire, que notre tâche fût facile! Les cœurs étaient admirablement disposés. Le véritable missionnaire fut Marie. Sa bonté nous conviait à moissonner là où seule elle avait semé. » Autour de l'orateur se pressait chaque jour une foule compacte, serrée, immense. Après la prédication, le peuple, rangé par

résolue. Urbain II le nomma chef de cette grande entreprise. Adhémar y figurait en qualité de légat ou de vicaire apostolique. Sa science, ses vertus, son ingénieuse tendresse pour les pauvres, ainsi que sa bravoure et son intrépidité, le rendaient cher à toute l'armée. Son nom, dans nos vieilles chroniques, est mêlé à celui des Enguerrand de Coucy, des Bohémond, des Gui, des Baudouin et des plus braves chevaliers;

Et li vesque du Pui qui lor fait le sarmon,

dit un de nos anciens trouvères. Godefroid de Bouillon était parti pour la croisade le 10 août 1096. Adhémar se mit en route vers la fin du mois d'octobre, avec Raymond IV, comte de Toulouse. C'est avant son départ, qu'Adhémar composa le *Salve Regina*. Le chant de guerre des croisés fut ainsi une invocation à Marie. Les mots qui terminent cette invocation: *O clemens, o pia, o dulcis Virgo Maria*, furent ajoutés par saint Bernard. Adhémar, enveloppé dans la terrible peste qui désola Antioche, rendit son âme à Dieu le 5 août 1098. — Voir l'*Histoire littéraire de la France*, par dom Rivet et autres bénédictins de la congrégation de Saint-Maur; Paris, 1747, tom. VIII, p. 470; — Alberic, moine cistercien des Trois-Fontaines, sa *Chronique*, an 1130, p. 263; — *Collection des Chroniques belges inédites: Légendes poétiques du chevalier du Cygne, Godefroid de Bouillon*, tom. V de la collection, Introduction, p. LX et *passim*.

troupes, s'écoulait avec lenteur, en récitant le rosaire ou les litanies; bien des larmes d'attendrissement se mêlaient à cette récitation. Les images de Marie, entourées de fidèles le jour, ne furent plus un instant délaissées même la nuit.

Sur le soir, on voyait se former de pieuses phalanges qui s'acheminaient lentement vers quelque image miraculeuse. Des chœurs harmonieux faisaient retentir l'air de la plus suave mélodie, *di dolce armonia*. Lorsque les cantiques cessaient, le peuple remplissait l'intermède. C'étaient mille acclamations, mille cris de joie : *Evviva Maria, evviva Gesù, evviva Maria, e chi la creò;* vive Marie, vive Jésus, vive Marie, et celui qui créa Marie. Dans ces processions, organisées et réglées par le peuple lui-même, les enfants ouvraient la marche; venaient ensuite les jeunes gens et les hommes, puis séparément les jeunes filles, les mères, les femmes de divers âges et de diverses conditions; tous dans un recueillement profond, les yeux baissés et souvent baignés de pleurs. C'était un spectacle attendrissant que celui de ces enfants et de ces jeunes hommes adressant, au milieu des deuils de la patrie, leurs supplications à la mère des miséricordes. Qui ne se fût senti ému à la vue de ces jeunes filles, modestes et voilées, traversant la cité pieds nus, et mêlant leurs chants angéliques aux soupirs du peuple! On remarquait, parmi les groupes qui se croisaient sur tous les points de la cité, des hommes portant, comme aux plus beaux jours de l'Eglise, les insignes et les instruments de la pénitence. Les groupes se succédaient et se relevaient ainsi, autour de chaque image, durant la nuit entière. Loin d'être obligé d'exciter la ferveur, on dut au contraire en contenir et en régler les manifestations. Les missionnaires firent entendre doucement au peuple que ces nocturnes pèlerinages pourraient aisément dégénérer, et les remplacèrent par des

processions partant de chacune des places de la mission. On vit alors d'humbles prêtres diriger au travers de Rome des files de quinze ou vingt mille fidèles dont la tenue rappelait celle des anciens anachorètes. La foule assiégeait les tribunaux de la pénitence; les pécheurs publics se convertissaient publiquement; les armes offensives se déposaient par milliers au pied des images de Marie. De toutes parts, il n'était bruit que de restitutions et de réparations. Plus d'ivresses, plus de rixes, plus de querelles, plus de jurements, plus de blasphèmes. On respirait à Rome un souffle du ciel. Heureux si pareil état de choses eût duré! Mais le bien saurait-il être permanent dans ce monde de misères?

Telle fut la situation religieuse de Rome depuis le 9 juillet 1796 jusqu'aux premiers mois de l'année 1797. En février, les prodiges se renouvelaient encore, mais à de rares intervalles. C'est ainsi qu'à la veille des plus terribles épreuves ce peuple était miséricordieusement rappelé des choses de la terre à celles du ciel; Dieu avertissait une fois de plus la ville pontificale que la barque de Pierre, toujours insultée par les flots, portera jusqu'aux derniers âges du monde sa glorieuse immortalité.

Dès le premier octobre 1796, Pie VI, par l'intermédiaire et sous la signature de son vicaire le cardinal della Somaglia, avait ordonné une information juridique, qui fut ainsi commencée lorsque le miracle durait encore. Il s'agissait de faits dont toute la ville rendait témoignage, et que les délégués pontificaux pouvaient eux-mêmes vérifier chaque jour. Plus de mille particuliers souscrivirent à l'instant même des déclarations dont ils s'engageaient d'avance à certifier ultérieurement le contenu sous la foi du serment. Les quatre-vingt-six premières dépositions juridiques furent tellement concordantes, tellement précises, tellement irréfragables,

qu'il parut superflu d'en recueillir un plus grand nombre. On se borna donc à joindre au dossier, comme pièces à consulter, les déclarations des autres témoins au nombre de mille environ. L'auteur de la relation publiée en 1797, M. Marchetti, a soin de donner, à la fin de son ouvrage, en forme d'appendice, le texte des déclarations, le nom des signataires, celui des quatre-vingt-six personnes dont le témoignage a été juridiquement recueilli, et enfin, comme specimen, la teneur d'un des interrogatoires, pièce importante que nous plaçons à la fin de notre travail; on verra par cette pièce avec quelle religieuse intégrité les questions ont été posées [1].

Dans cette vaste galerie de noms propres, toutes les classes de la société, l'aristocratie, les tribunaux, les corps savants, les académies, les beaux-arts, l'industrie, le commerce, les métiers sont représentés. A côté des noms les plus humbles, on y rencontre ceux des Orsini, des Altieri, des Albani, des Bracciano, des Brancadoro, des Malatesta, en un mot, de toute la noblesse romaine. Presque toutes les nations de l'Italie et de l'Europe, les Napolitains, les Toscans, les Génois, les Piémontais, les Français, les Allemands, les Anglais, les Espagnols, les Grecs, figurent également sur ces longues listes [2]. L'affaire ainsi instruite fut déférée à l'examen des docteurs, et toutes les formalités prescrites en pareil cas par le saint concile de Trente ayant été remplies, le cardinal vicaire de Rome rendit, sous la date du 28 février 1797, un jugement portant que les faits extraordinai-

[1] Voyez ce document aux pièces justificatives.

[2] Nous remarquons, entre tous ces noms, celui de deux respectables ecclésiastiques français exilés par la tourmente révolutionnaire : M. Martin Bertin-Desmardelles, de la ville d'Aille, sans doute Laigle, en Normandie, et M. d'Hesmivy-d'Auribeau, archidiacre de la cathédrale de Digne.

rés et miraculeux, objet de l'enquête, étaient reconnus vrais. Il autorisait en conséquence la publication de ces faits. Plus tard, il fut décidé qu'une fête serait célébrée chaque année à Rome en souvenir de cet évènement; elle a été fixée au 9 juillet, sous le titre de *Fête des prodiges de la sainte Vierge* [1].

A Ancône, où le miracle s'était prolongé sans interruption depuis le 25 juin 1796 jusqu'au mois de janvier 1797, c'est-à-dire plus de six mois, les citoyens, voulant également en perpétuer le souvenir, prirent, à la date du 23 janvier, sous la présidence du magistrat, une décision portant que les journées des 25 et 26 juin seraient célébrées, chaque année, par une messe et des prières solennelles suivies de jeux et de réjouissances publiques. Quelques jours après cette délibération, c'est-à-dire le 10 février 1797, Bonaparte faisait son entrée à Ancône, où ses troupes l'avaient devancé de quarante-huit heures [2]. Il descend au palais du marquis Trionfi. Des fauteurs de troubles, des hommes qui spéculaient sur les malheurs de leur propre pays, s'étaient fait un mérite auprès du général français de lui pré-

[1] Le *London Chronicle*, du 5 janvier 1797, annonça, comme paraissant à Londres le même jour, un opuscule du révérend Joseph Berington, intitulé : *Examen des faits miraculeux annoncés par diverses correspondances d'Italie*. Le révérend Joseph Berington, dont nous ne connaissons pas l'ouvrage, niait apparemment la possibilité des faits que constataient au moment même cinq ou six cent mille témoins oculaires. Le moins judicieux des spectateurs aurait pu dire au docteur : Ou nos sens ne nous abusent point, et, dans ce cas, le miracle est certain; ou ils nous abusent, et alors, eu égard à l'ensemble des circonstances, le miracle est encore plus grand. Une illusion commune à tant de personnes, en un si grand nombre de lieux différents, serait en effet un miracle supérieur, s'il est possible, à celui contre lequel protestait le rév. Joseph Berington. Il est à remarquer que le prodige n'a lieu dans aucune des grandes basiliques de Rome : la chose se passe dans les chapelles, les oratoires, sur la place publique, à l'angle des rues, là où le peuple peut aisément voir et vérifier les faits, et là seulement.

[2] Les détails suivants sont empruntés à une relation fort curieuse qui a

senter le miracle d'Ancône comme le résultat d'une fraude du clergé, destinée à soulever le peuple; et avaient lâchement signalé à son animadversion, entre autres citoyens honorables, MM. Cyriaque Capoleoni et Joseph Cadolini, chanoines de la cathédrale d'Ancône. Bonaparte irrité, fait appeler les deux chanoines, leur adresse des reproches sanglants et des menaces, et repousse d'abord leurs justifications. L'offre de placer sous ses yeux la madone même, objet des prétendues fraudes, paraît cependant calmer le général; il s'apaise et ajourne les deux ecclésiastiques au lendemain.

A l'heure fixée, Bonaparte qui était alors à la promenade, rentre au palais Trionfi. C'était le soir. Les deux chanoines l'attendaient, accompagnés d'un de leurs collègues, M. François Candelari, que le chapitre leur avait adjoint. Bonaparte se trouvait dans le principal salon de son appartement; un nombreux état-major et le corps municipal l'entouraient; il fait introduire les chanoines.

L'un des ecclésiastiques, découvrant la sainte image avec respect, la place perpendiculairement sur une petite table de marbre, vers laquelle se dirigent aussitôt tous les regards. Bonaparte, à la vue de la madone, laisse percer un sentiment de surprise, et après un moment de silence :

« C'est une bien belle image, dit-il; elle est belle, très belle! »

La toile détachée du cadre lui est remise; il la prend,

paru dans le journal l'*Univers*, le 23 juillet dernier. Cette relation forme le dixième chapitre d'une histoire détaillée de la madone miraculeuse de San Ciriaco, qui se conserve en manuscrit dans les archives de la cathédrale d'Ancône, et qui est intitulée: *Storia della miracolosa immagine di Maria santissima sotto il titolo della Regina di tutti i Santi, etc., scritta dal deputato al suo altare can. Francesco Candelari l'anno* 1796 *e seguenti.* — M. Artaud avait mentionné les mêmes faits dans son histoire de Pie VII, mais d'une manière inexacte et incomplète. V. *Histoire du pape Pie VII,* tom. 1, pag. 28. — 2 vol. in-8°. Paris, 1836.

l'examine, palpe le canevas, scrute les couleurs, s'extasie de nouveau sur la beauté de la peinture; puis, posant le tableau debout en face de soi, de ce ton brusque et saccadé qui lui lui était habituel :

— « Cette image, dit-il, est très belle; mais où donc la voit-on mouvoir les yeux, comme vous le dites? Fanatisme! superstition! Je crois aux miracles de Moïse et de l'Evangile; vous devriez être moins faciles à en admettre d'autres. Vous trompez le peuple, et lui faites croire des mensonges. Vous voyez bien qu'en ma présence votre madone n'ouvre pas les yeux. Que pouvez-vous répondre à cela ? »

M. Candelari, l'un des chanoines, l'auteur précisément de la relation, s'adressant avec respect à Bonaparte, lui dit :

— « Général, si vous le permettez, je répondrai. »

— « Parlez, reprit Bonaparte. »

— « Dieu, répartit le chanoine, opère avec sa sainte toute-puissance les prodiges quand il veut, comme il veut et où il veut. La proposition est incontestable. Dieu donc étant libre de faire ce qui lui plaît au ciel et sur la terre, et agissant toujours selon l'économie admirable de sa providence, qui peut l'obliger de faire des miracles quand il plaît à l'homme? »

— « Vous parlez très bien, ajouta le général; mais ni à présent, ni jamais Dieu n'a opéré le prodige d'ouvrir et de mouvoir les yeux de cette peinture, comme vous le prétendez. C'est ce dont je suis persuadé. La chose vous a paru ainsi, parce que la vue de l'homme est sujette à beaucoup d'erreurs, à cause de la réfraction de la lumière, ou de l'effet de la lumière sur le verre. Il faut bien connaître les lois de la physique et de l'optique, et alors on découvre un simple phénomène naturel là où le vulgaire ignorant voit un miracle. »

— « Permettez, citoyen général, répondit M. Candelari;

je vous dirai sans ostentation, et uniquement pour rendre hommage à la vérité que moi aussi, grâce à Dieu, j'ai étudié les lois de la physique et de l'optique, comme vous venez si sagement de conseiller de le faire. Aussi, dans le principe, ai-je douté d'un tel prodige, quelque clairement qu'il me fût donné de le voir et de le revoir en compagnie de beaucoup d'autres personnes. Mais quand, après les vérifications et les expériences les plus exactes, j'ai eu observé le miracle, à la lumière des bougies et sans cette lumière, à la clarté du soleil vive et naturelle ou modifiée par les rideaux des fenêtres, de jour et de nuit, au travers du cristal de la peinture ou sans le cristal, en ligne droite et en ligne transversale; à l'œil nu et à l'aide de lunettes; l'ayant vu constamment se reproduire, quelles que fussent mes précautions contre les illusions de la vue, j'ai dû croire au prodige, sous peine de nier l'évidence. Une réflexion ajoute encore à mon étonnement : chaque fois que le prodige se renouvelle, la toute-puissance divine crée dans l'image ce que l'art n'y a point exprimé à l'aide de la couleur. En effet, citoyen général, remarquez-le bien, cette sainte image n'offre naturellement à notre vue que la partie basse de l'œil; représentée dans l'attitude de la plus humble contemplation, elle tient les yeux baissés vers la terre et comme fermés. Et pourtant, maintes et maintes fois on a vu les yeux tout ouverts avec leurs couleurs naturelles, avec le mouvement de droite à gauche, en haut et en bas, comme si c'était une personne vivante; c'est ce que ne saurait faire, sans la toute-puissance créatrice, une toile morte. Tout cela a été observé par plusieurs personnes de qualité, et par trois peintres habiles, sans aucune ombre d'équivoque, lorsqu'on a retiré la sainte image de son cadre pour en faire la reconnaissance juridique. Le prodige s'est renouvelé quand l'évêque a voulu faire exécuter une copie

de la madone par un peintre italien. Enfin une foule de personnes en ont constaté de leurs propres yeux l'authenticité. J'aperçois dans votre salon le citoyen avocat Bonavia; c'est précisément lui que la curie épiscopale a désigné pour faire le procès selon les règles prescrites : daignez, citoyen général, l'interroger; il vous dira s'il n'est pas vrai, que dans la première des deux circonstances que je viens de rappeler, il a été près de tomber en défaillance à la vue du prodige; il vous dira s'il n'est pas vrai que des centaines et des centaines de personnes, de tout âge et de toute condition, ont déposé, sous la foi du serment, de la vérité et de la réalité de ce grand miracle si souvent répété. »

M. Bonavia, ainsi interpellé, prend la parole, sur un signe du général, et, d'une voix assurée, expose avec clarté et précision les faits surnaturels dont il a été personnellement témoin.

Le général écoute l'avocat sans l'interrompre, sans opposer la moindre objection; puis, comme frappé du récit qu'il vient d'entendre, s'approche de l'image et l'examine de nouveau avec la plus vive attention.

Sur la poitrine de la madone se trouvait un ruban brodé de perles et de rubis.

« Que servent à cette image toutes ces richesses? dit Bonaparte; la madone n'en a que faire: il vaut donc mieux les lui ôter, et les donner à un conservatoire pour marier, avec le prix qu'on en retirera, une jeune fille. »

M. Bonavia, vers qui le général s'était tourné en prononçant ces mots, répondit avec gravité :

— « Citoyen général, vous êtes le maître. »

Bonaparte porte, en effet, la main sur les joyaux, mais le ruban que retient un fil d'argent résiste. L'un des chanoines, M. Cyriaque Capoleoni, détache l'objet, et le présente

au général, qui déjà se dispose à remettre les joyaux à M. Bonavia pour doter une jeune fille du conservatoire de la Providence ou de la Charité, lorsque tout à coup il hésite, s'arrête, et paraît éprouver une vive agitation.

« Mais quoi! dit le naïf auteur de la relation, le général soudain se retire en arrière; il se met à se promener dans le salon; il répète à plusieurs reprises que les joyaux serviront à doter une jeune fille: et ce dessein, il ne peut jamais se résoudre à le mettre à exécution. Une telle irrésolution, qui certainement dura un temps notable, le changement fréquent de couleur que chacun observait sur son visage pendant qu'il restait ainsi indécis et flottant, causèrent à tout le monde une surprise d'autant plus grande que l'indécision n'était certes pas dans son caractère; le général était, au contraire, plein de fermeté et de promptitude. Il faut donc reconnaître en cette circonstance une main surnaturelle qui le retint. »

Que se passa-t-il dans le cœur de Bonaparte? Nous l'ignorons; toujours est-il qu'après quelques instants, au lieu de donner les pierreries à M. Bonavia, il s'approche de l'image et, à la surprise de tous, ordonne à M. Capoleoni de replacer les joyaux comme ils étaient. « Plusieurs ont soupçonné, ajoute le narrateur, et non sans fondement, si l'on considère les circonstances extraordinaires que nous venons de rapporter, que le général vit le prodige dans la sainte image. » Quoi qu'il en soit, il ordonna de remettre la madone dans le cadre, et de la placer avec tous les égards convenables dans une pièce de l'appartement; puis il se retira.

Un moment après, les chanoines se trouvant encore dans le salon, un officier vint, de la part du général, les inviter à dîner, ils acceptèrent: durant le repas, Bonaparte fut d'une prévenance et d'une politesse exquise à l'égard de ses convives.

Vers neuf heures du soir, le général était rentré dans ses appartements; le souvenir de la madone semblait l'y poursuivre. Il fait appeler l'un des chanoines, M. Candelari, ordonne de fermer les portes des chambres voisines; et là, en présence de son seul adjudant Berthier, il murmure de nouveau les mots de superstition et de fanatisme, renouvelle ses reproches et ses menaces, et d'un ton bref et impératif :

« Songez, dit-il, au moyen de faire enlever de l'église cette image. »

— « Citoyen général, répondit avec fermeté M. Candelàri, vous avez assez de sagesse pour comprendre le langage de la raison. Eh bien, c'est au nom de la raison que je vous conjure de ne pas compromettre la tranquillité publique par un acte qui va soulever l'indignation de tout le peuple. »

— « Je ne vous dis pas, reprit avec vivacité le général, d'enlever absolument l'image de l'église; je dis de couvrir la madone et de la placer sur quelque autel moins apparent. »

— « Toute innovation est dangereuse, fit observer le courageux chanoine. »

— « Il n'y a point à raisonner, reprit à son tour rudement le futur empereur; je veux que l'image reste couverte; autrement... Avisez donc, vous autres, au moyen d'exécuter mon ordre le plus prudemment possible, sans que la population n'en sache rien. Je vous charge au surplus de maintenir le peuple tranquille. »

Le lendemain, 12 février 1797, l'ordre du général fut exécuté.

Deux ans après, le pape Pie VII, se rendant de Venise à Rome, faisait son entrée dans Ancône, alors évacuée par les Français. C'était le 21 juin de l'année 1800. L'escadre russe

mouillée dans la rade ordonne le salut impérial. Six cents Anconitains, détèlent les chevaux, et, attachant à la voiture des cordes garnies de rubans de diverses couleurs, traînent le carrosse jusqu'au palais du cardinal Ranuzzi. Le jour suivant, le pape célébrait la messe devant cette même madone miraculeuse de San Ciriaco, dont la vue avait fait éprouver au vainqueur de l'Italie un si étrange saisissement.

Les réflexions se presseraient sous notre plume; mais lorsque les faits parlent si haut, l'historien n'a, ce semble, d'autre tâche à remplir que de les exposer avec fidélité. Nous sera-t-il cependant permis de rappeler une dernière particularité? Bonaparte, à Sainte-Hélène, voulut mourir entouré des consolations de la religion. Peut-être, à ce moment suprême, le héros se souvint-il de la miraculeuse image d'Ancône [1].

[1] Voyez, à la fin de cet opuscule, une note relative aux derniers moments de Napoléon.

II.

Images miraculeuses de Rome. — Historique de chaque image.

Après avoir donné une idée sommaire des prodiges et de l'admirable mouvement religieux dont Rome et l'Italie méridionale furent le théâtre en 1796 et 1797, il nous reste à parler de chaque image miraculeuse en particulier. Nous commencerons par les images de Rome, en donnant la priorité aux madones à l'égard desquelles les faits ont été constatés dans la rigueur des formes juridiques. Celles-ci, au nombre de vingt-six, vont se présenter au lecteur selon la date du jour où leur caractère miraculeux a été pour la première fois publiquement constaté [1].

I.

A Rome, la première image dont le caractère miraculeux se soit manifesté devant le peuple a été la madone dell' Archetto, vénérée sous le titre de *Mater misericordiæ.*—Cette image dont nous avons déjà fait connaître la situation, pro-

[1] Nombre des images miraculeuses de Rome au sujet desquelles les faits ont été constatés juridiquement 26

Nombre des images miraculeuses de Rome au sujet desquelles les faits ont été constatés par de simples déclarations jointes au procès. 75

TOTAL pour la ville de Rome. 101

Nombre des images miraculeuses dans les provinces. — Ancône, 2; Frosinone, 1; Veruli, 5; Torrice, 1; Ceprano, 1; Frascati, 2; Urbania, 3; Mercatello, 2; Calcata, 2; Todi, 2; en tout 21, ci. 21

TOTAL pour les Etats romains. 122

che du palais Casali [1], dans le quartier du Champ-de-Mars, est un simple demi-buste, peint à l'huile, dont l'exécution, au point de vue de l'art, ne présente rien de remarquable. La tête est légèrement inclinée sur l'épaule gauche. L'antique vénération du peuple pour cette madone s'était encore accrue sous l'influence des malheurs publics. A toute heure du jour, et aux premières heures de la nuit, on voyait à ses pieds quelques fidèles agenouillés en silence. Le caractère miraculeux de cette image, constaté le 9 juillet 1796, vers huit heures du matin, dura plusieurs mois. Le phénomène, d'abord presque continu, devint plus rare à partir du mois d'août.

II.

La madone des Douleurs, en face de l'église Sant'Andrea della Valle [2]. — Le 9 juillet 1796, vers neuf heures et demie du matin, une dame, en passant, a vu la première, les yeux de cette image s'ouvrir et se fermer miraculeusement. La Vierge de Douleur est représentée les mains jointes sur la poitrine, le cœur percé du glaive symbolique; les yeux regardent le ciel; quelques larmes sillonnent les joues. L'exécution est bonne, sans dépasser la portée d'un simple dilettante. Le caractère miraculeux de l'image dura plusieurs mois. Un cristal protège aujourd'hui cette peinture.

III.

La madone du Saint-Rosaire, à l'arc de la Ciambella ou de la Couronne [3], près de l'église Santa-Maria in Monte-

[1] Le palais Casali, célèbre par une tête de Cicéron d'une rare beauté, qui en décorait les galeries.

[2] La première pierre de l'église de Sant'Andrea della Valle fut posée en 1591, sur l'emplacement d'une petite église française, dédiée à saint Louis.

[3] Le mot *Ciambella* signifie proprement un pain en forme de couronne,

rone [1], dans le voisinage du Panthéon. — Cette toile, enclavée dans le mur, représente la sainte Vierge, le rosaire à la main, soutenant du bras gauche l'Enfant Jésus. Le 9 juillet 1796, vers dix heures du matin, un honnête ciseleur chargé du soin de veiller à la conservation de cette peinture, croit, en passant, apercevoir sur la face une toile d'araignée; il prend une échelle, monte; mais en ce moment, quelqu'un voit la madone ouvrir et fermer miraculeusement les yeux. Bientôt après, un immense attroupement se formait sur ce point. Le duc de Lante et d'autres spectateurs gravirent l'échelle, afin d'observer le phénomène de plus près.

IV.

Une madone, au tournant de la place delle Tartarughe ou des Tortues. — Peinture à l'huile sur toile, enclavée dans le mur, à la profondeur de trois ou quatre doigts, et ornée d'un encadrement en stuc; simple demi-buste. La figure se présente de face; les mains sont posées sur la poitrine, l'œil droit paraît un peu plus fermé que l'autre. Les traits respirent une angélique candeur. Autour de la tête, on voit une couronne d'étoiles. Le caractère miraculeux de cette madone se manifesta pour la première fois le 9 juillet 1796, vers midi, et dura bien des jours, *non pochi giorni*. Les yeux, dit un témoin, étincelaient comme des diamants. L'image, s'il faut en croire le peuple, est aujourd'hui plus belle qu'auparavant. Cette circonstance pouvant paraître relever d'une appréciation purement arbitraire, les commissaires préposés à la direction de l'enquête l'ont négligée.

[1] L'église Santa Maria in Monterone est un des anciens sanctuaires de Rome; l'édifice fut réparé en 1245 et de nouveau en 1597.

V.

Une madone, sous un arc contigu à l'église paroissiale de Santa Maria in Grotta Pinta[1]. — Ce demi-buste était placé dans une niche d'une palme de profondeur, sur la voie publique. L'encadrement tombait de vétusté. Un homme de taille moyenne pouvait, en levant la main, toucher le tableau. Marie, portée sur les nuages, tient et allaite l'Enfant Jésus, qu'elle regarde avec amour; les yeux sont à demi-fermés. Le prodige commença le 9 juillet 1796, dans la matinée. Il fut observé par les passants. Bientôt une foule immense accourut. Depuis, on a élevé, sous l'arceau même, un mur, avec deux portes latérales pour les piétons : la madone a été placée sur le mur, dans une niche élégamment décorée. Cette image, aussi bien que celle de la place delle Tartarughe, passe pour être plus belle qu'auparavant.

VI.

Une madone dans la rue delle Muratte, proche la fontaine de Trévi. — Sur cette toile la très sainte Vierge est représentée en demi-buste, de face, les mains posées sur la poitrine. Les traits respirent une tendre dévotion. Le regard est légèrement dirigé vers le ciel. En 1796, les couleurs étaient fort vives, les prunelles et l'orbite de l'œil fortement accusés. Le prodige, constaté par le peuple dans la matinée du 9 juillet 1796, durait encore au mois de novembre suivant. Dès les premiers jours, par égard pour le peuple, qui voulut faire ajouter au tableau quelques embellissements, on enleva le cristal. Marie semblait se complaire aux empressements

[1] Cette église tire son nom d'une grotte où se vénérait, à une époque fort reculée, une image de la très sainte Vierge qui, en 1665, fut transférée dans l'église de San Lorenzo in Damaso.

de la foule, qu'elle regardait avec amour, *con occhio amoroso*. M. Gaetano Palma pratiqua en présence du peuple des vérifications minutieuses, observa les faits à l'œil nu, à la loupe, à tous les points de vue et par tous les effets de lumière. Le baron Angelo Gavotti, qui s'est livré de son côté à des vérifications du même genre, compare, dans sa déposition, le jeu surnaturel de la prunelle et de la paupière à la marche lente et insensible, et néanmoins réelle, de l'aiguille sur le cadran. Cette lenteur, remarquée dans d'autres images par d'autres témoins, explique comment l'un d'eux a pu soumettre les mouvements de l'œil, dans son activité surnaturelle, à la précision des calculs mathématiques. C'est effectivement ce qui eut lieu pour la madone dell' Archetto. Au surplus, le mouvement des yeux, dans les images miraculeuses, a été tantôt lent, tantôt rapide et précipité.

VII.

La madone della Lampana, dans l'église des frères de Saint-Jean-de-Dieu [1]. — Antique peinture à fresque complètement dégradée. De deux figures, qu'une tradition, appuyée d'actes conservés par les frères de Saint-Jean-de-Dieu, assurait être celles de Marie et de l'Enfant Jésus, il ne restait, au mois de juillet 1796, que quelques teintes noirâtres et confuses, derniers vestiges d'une œuvre qui du reste, même en ses plus beaux jours, semblait n'avoir eu aucun titre à l'attention des connaisseurs. La fresque dont nous parlons, placée primitivement sous une arche de pont, près

[1] L'église de San Giovanni Calibita, située sur l'emplacement même de la maison où ce saint a vécu mendiant et inconnu, et l'hospice y annexé, ont été concédés aux frères de Saint-Jean-de-Dieu, à ces admirables serviteurs des pauvres, que le peuple, dans sa reconnaissance, désigne sous le nom de *Fate ben Fratelli* (faites bien, frères). Le corps de saint Hippolyte, martyr, premier évêque de Porto, est déposé dans cette église.

de l'église, à l'endroit où est aujourd'hui le port du Guet, proche de quelques moulins, fut nommée, à raison de cette dernière circonstance, la madone des Meules. Cette fresque fut submergée dans une inondation du Tibre. Lorsque les eaux baissèrent, la lampe allumée devant la pieuse image brûlait encore. De là le nouveau nom de madone della Lampana ou de la Lampe. A la même époque, la peinture, enlevée du mur, et transférée à l'église des frères de Saint-Jean-de-Dieu, fut placée dans la première chapelle à droite en entrant. Le 19 mars 1664, l'insigne chapitre de Saint-Pierre consacra, suivant l'usage, le souvenir du miracle par l'imposition de la couronne d'or sur les deux têtes de Marie et de l'Enfant Jésus. Au dire des religieux, la sainte Vierge regardait à gauche du côté du divin Enfant. Telle est en effet son attitude dans la gravure qui en fut faite par Bombelli, vers l'an 1773. La planche conservée par les religieux a servi en 1796 à un nouveau tirage, dont les épreuves ont été répandues par milliers. Ces particularités sont nécessaires pour l'intelligence de ce qui suit. Sous prétexte de masquer les dégradations de ce reste de peinture, une main barbare en a parsemé la surface d'arabesques d'argent ou de cuivre, autre injure ajoutée à l'injure des ans. On a pourtant respecté l'espace censé contenir, outre les têtes de Jésus et de Marie, deux têtes d'anges et deux âmes du purgatoire.

Il fallait, s'il plaisait à Dieu de glorifier ce tableau par un miracle, que sa toute-puissance, par un premier prodige, en fît d'abord revivre les figures disparues. C'est ce que faisait observer aux frères de Saint-Jean-de-Dieu, dans leur sacristie, le matin du 9 juillet 1796, un jeune médecin, M. Marco Placidi, qui, en cela, n'avait pas tort; mais le docteur allait plus loin, il traitait de fanatiques rêveries les bruits

merveilleux dont, au moment même, la ville de Rome commençait à s'occuper. Cet impossible prodige du mouvement des yeux d'une image qui n'existait plus, M. Marco Placidi allait de ses propres yeux le voir s'accomplir; et, par une miséricordieuse disposition, la Providence destinait M. Marco Placidi à en constater lui-même l'authenticité.

Les bons religieux espéraient contre l'espérance même; et persuadés que rien n'est impossible à Dieu, ils se disposaient à appeler les bénédictions divines sur leur antique madone par la récitation des litanies. A leur prière, le jeune médecin consent à rester : mais il prend ses précautions, fait successivement ouvrir et fermer les rideaux et les fenêtres, allumer et éteindre les bougies; et il examine ainsi le tableau avec la plus scrupuleuse attention. Un assez grand nombre de fidèles se trouvaient dans l'église. Les prières commencent et s'achèvent; la madone a conservé sa séculaire immobilité. Le docteur triomphe; car telle est la misère du cœur humain, que l'incrédule se réjouit de son incrédulité même. Humiliés de l'inefficacité de leurs prières, les religieux venaient de recouvrir l'image de son rideau, lorsque le général de l'ordre, obéissant à une secrète inspiration : « Mes frères, dit-il, récitons une fois encore les saintes litanies. » La proposition ayant été accueillie, les religieux, à genoux, implorent Marie avec une ferveur nouvelle. Cette fois, l'image paraît sortir de son antique repos : elle obéit au souffle de celui qui donne la vie: les teintes s'éclairent et se raniment, les personnages renaissent, une peinture nouvelle jaillit de la toile, éclatante de fraîcheur. Les yeux surtout sont pleins de grâce et de majesté, et, sous les paupières entr'ouvertes, les prunelles apparaissent vives et brillantes. Les proportions de la figure de la Vierge étaient presque doublées. Son regard, comme dans la gravure de Bombelli,

se dirigeait vers l'Enfant Jésus. La foule affluait dans l'église, le prodige fut visible pour tous.

M. Marco Placidi, sur le premier plan, immobile et comme extatique, suivait d'un œil avide ces mystérieuses transformations. Tout à coup il lève les bras, et poussant un cri: « Vierge sainte, dit-il, c'est moi, c'est moi, qui attesterai ces merveilles. » Plus tard, M. Marco Placidi signa une déclaration par laquelle il s'engagea à déposer, en justice et sous la foi du serment, des prodiges dont la divine Providence avait daigné le rendre témoin.

On remarqua que, dans le mouvement surnaturel des yeux, Marie dirigeait fréquemment ses regards du côté du tabernacle où reposait le corps de son divin Fils. Les habiles artistes chargés de dessiner des copies de ce tableau, soit pour Franzetti, qui, l'ayant fait graver, l'a joint à sa collection publiée en 1796, soit pour M. Marchetti, qui l'a fait graver aussi, ont donné à Marie la même attitude que Bombelli [1]. Depuis, les traits semblent avoir perdu de leur vivacité; ils sont cependant plus visibles qu'autrefois. Le miracle du mouvement des yeux dans cette image se renouvelait encore au premier dimanche d'octobre 1796. L'église des frères de Saint-Jean-de-Dieu a vu s'accomplir d'innombrables conversions.

VIII.

La madone des Douleurs, *Mater dolorosa*, statuette en relief, sur la voie publique, en face de la petite porte de l'église de Santa Maria in Vallicella. — Cette statuette, placée sur une espèce d'autel, au-dessous d'une peinture qui repré-

[1] M. Marchetti a fait graver sur cuivre les vingt-six images miraculeuses à l'égard desquelles les faits ont été constatés juridiquement. Ces images se voient dans la relation qu'il publia à Rome en 1797, et dont nous avons donné le titre plus haut.

sente notre Seigneur attaché à la croix, est couverte d'un manteau bleu parfilé d'or. Les deux mains étendues entr'ouvrent le manteau. Aux pieds de la sainte Vierge, des enfants à genoux semblent invoquer son assistance. A l'exception du visage, qui est presque blanc, la statuette est peinte suivant les règles de l'art. Les regards sont abaissés et dirigés sur les enfants : le côté droit est percé du glaive symbolique. Le local est suffisamment éclairé. Sur une image en relief, le mouvement surnaturel des yeux a dû être encore plus sensible que sur la toile; c'est aussi ce que font remarquer les témoins dans leurs dépositions. Le caractère miraculeux de cette image se manifesta le 9 juillet 1796. Un artiste habile, M. Alessandro Clementi, qui ce jour-là suivit le phénomène pendant trois heures consécutives, semble trouver à peine des expressions assez fortes pour traduire ses impressions : « Les yeux de la madone, dit-il, étincelaient comme des étoiles; j'étais ému, heureux, ivre de joie, *ebro di gioja.* »

IX.

Une madone au palais dell'Impresa.—Peinture à l'huile sur toile. La sainte Vierge est représentée de face, la tête légèrement inclinée vers l'épaule gauche, les mains jointes dans l'attitude de quelqu'un qui prie. Le prodige fut constaté le 9 juillet 1796, deux heures avant le coucher du soleil. Le local où se trouvait cette image a été depuis converti en chapelle.

X.

Une madone sous le titre de *Mater gratiæ,* dans la vieille église de l'hospice de la Consolation [1]. — L'église, située

[1] La petite église dont il s'agit ici, est connue sous le nom de Santa Maria delle Grazie. Il ne faut pas la confondre avec une autre église beau-

sur le Forum ou Campo Vaccino, n'a qu'un seul autel, et l'autel un seul tableau. Ce tableau, objet d'une vénération séculaire, est l'un de ceux dont la tradition attribue l'exécution à saint Luc. C'est une peinture à l'huile sur bois, de trois palmes en carré, représentant la très sainte Vierge en demi-buste de face, les yeux entièrement ouverts, dirigés vers le spectateur. Le prodige ayant commencé le 9 juillet 1796, divers témoins montèrent sur la table avec des bougies, afin d'observer de plus près le phénomène qui, du reste, se renouvela tous les jours et à toute heure, durant assez long-temps. Les jeunes élèves en chirurgie attachés au service de l'hospice furent les premiers à en constater la réalité. L'un d'eux, M. Antonio Volpi, refusait de croire au récit de ses camarades, et les accusait d'hallucination. On le conduisit à la chapelle; il vit, et confessa le prodige. Son nom figure parmi ceux des témoins dont les dépositions ont été recueillies, sous la foi du serment, dans l'enquête juridique.

XI.

Une madone sur la place des Saints-Apôtres.—Peinture à l'huile, placée sous un arc, en face du palais Bracciano, dans la rue qui conduit au Corso. Le prodige fut constaté par le peuple lui-même, le samedi 9 juillet 1796. Depuis, on a construit au-dessous de la voûte, un mur sur lequel l'image a été posée; elle y est entourée d'ornements en stuc. C'est un demi-buste; les mains sont jointes sur la poitrine, les yeux presque fermés.

XII.

La Vierge du Saint-Rosaire, statuette dans la chapelle

coup plus grande, qui appartient aussi à l'hospice de la Consolation, et dans laquelle se vénère une autre image de la très sainte Vierge, fameuse à Rome par de nombreux miracles.

particulière de M. Lodovico Galli. —Cette statuette est composée, comme celles de Lucques, d'un assemblage de diverses pièces. La tête, le cou, une partie de la poitrine, les mains et les pieds sont en cire, le reste est figuré à l'aide de compartiments de bois liés ensemble. La robe blanche tombe sur les pieds : un manteau de soie bleue couvre les épaules et enveloppe le haut de la tête, que couronne une guirlande de fleurs d'or et d'argent. De la main droite, Marie tient le saint rosaire. La statuette, haute de cinq palmes environ, est posée au fond de l'autel. Les yeux sont en verre. Le 9 juillet 1796, lorsque le mouvement surnaturel des yeux fut constaté, M. Galli ouvrit sa maison aux curieux. Ainsi, toute la ville de Rome put vérifier le prodige.

XIII.

Une madone sous le titre de *Mater Gratiæ et Misericordiæ*, au mur latéral du palais de la Consulta. — Cette fresque, grande à peu près comme nature, occupe le fond d'une petite chapelle pratiquée dans le mur extérieur, sur la rue qui, de la place du Quirinal, conduit au Boschetto. La Vierge, assise, soutient de son bras l'Enfant Jésus qui porte dans une main le globe terrestre. La figure est vue de face; les yeux sont ouverts. Le local est parfaitement éclairé. L'image est entourée d'un encadrement en stuc de forme ovale. Le phénomène fut constaté le 9 juillet 1796.

Un témoin qui vérifia les faits en compagnie du marquis Filonardi, les exposait ainsi dans son interrogatoire : «Nous vîmes très distinctement, dit-il, un prodige merveilleux; le miracle consistait en un mouvement rapide de la prunelle dans une direction horizontale; le regard parcourait successivement les divers groupes de spectateurs. Les yeux étincelaient et rayonnaient comme des étoiles. Ce n'était plus une

froide peinture, c'était l'œil d'une personne vivante, ou plutôt l'œil même des anges. Un second miracle accompagnait celui-ci. L'image, autrefois un peu terne, avait revêtu les couleurs les plus brillantes; les carnations de la figure, mystérieusement ranimées, offraient un mélange de blanc et de rose, une fleur de divine beauté qui frappait tous les regards. » La foule, émue et palpitante, faisait retentir l'air de ses vivats. Muet de surprise, le témoin ne songe d'abord qu'à s'assurer de la réalité de la vision; puis, par un mouvement involontaire, ses bras s'élèvent vers le ciel, et de ses lèvres s'échappe ce cri que mille bouches répètent autour de lui : *Evviva Maria! evviva Maria!*

XIV.

Une Assomption, dans l'église de Santa Maria in Vallicella, ou l'Eglise-Neuve [1]. — Le 11 juillet 1796, vers dix heures du matin, cette image ouvrait et fermait miraculeusement les yeux. Le prodige dura jusqu'au 15 août suivant, jour de la solennité de l'Assomption. Le phénomène, durant cette période de plus d'un mois, fut pour ainsi dire continu, de sorte que chaque témoin put l'observer un grand nombre de fois. Le tableau, placé dans la première chapelle de gauche en entrant par la petite porte latérale, forme le principal ornement de cette chapelle, qui prend jour sur l'église, et manque ainsi un peu de lumière; mais tout le monde à Rome sait par expérience que la lumière de l'église, surtout aux mois de juillet et d'août, suffit pour éclairer le tableau qui est de grande dimension. C'est une toile

[1] Grégoire XIII avait, en 1575, concédé à saint Philippe de Néri, pour y établir sa naissante congrégation, la vieille église de Santa Maria in Vallicella. Cette église, qui menaçait ruine, fut reconstruite et consacrée le 13 mai 1599. Le saint, mort en 1595, y a une chapelle, où l'on admire, entre autres objets précieux, son image peinte par Guido Reni.

peinte à l'huile, une figure en pied grande comme nature. Marie glorifiée, étend les bras en haut. La tête et les regards sont dirigés vers le ciel. Des anges soutiennent les nuages qui portent Marie. La lumière du jour, jointe au feu des bougies, rendait le mouvement surnaturel des yeux très visible. Il fut impossible, la première nuit, de fermer cette grande église. Durant huit jours, on dut la laisser ouverte jusqu'après minuit. Ici, comme sur tous les autres points, les observateurs ont épuisé les moyens de vérification que la science pouvait indiquer.

XV.

Le Christ sur la Croix, dans la maison de M. Jean-Baptiste Pucci. — « En réservant à notre siècle cette série de miracles, dit Marchetti, Dieu semble avoir voulu donner au culte des images une consécration nouvelle. » Aussi le pape Pie VI voulut-il que les images miraculeuses des domiciles privés fussent, aussi bien que celles des églises ou des rues de Rome, spécifiées dans l'information juridique.

Le tableau dont nous parlons appartient à une honorable famille de la bourgeoisie qui jouit à Rome de l'estime générale. Les enfants, dans la chambre de qui le tableau était placé, ont les premiers vu et constaté le miracle, le 11 juillet 1796. La peinture est médiocre et se ressent des injures du temps. Au pied de la croix sont représentés Marie et le disciple bien-aimé. La tête du Christ est inclinée sur l'épaule droite, les yeux regardent le ciel. Un crâne et deux ossements, au bas de la croix, marquent le triomphe du Christ sur la mort. Pour la commodité des spectateurs à qui M. Pucci s'empressa d'ouvrir sa maison, le tableau fut transféré dans une autre pièce et adossé contre une table, sur une espèce de socle, où chacun put le considérer. En septembre,

il fut transporté dans une salle convertie en chapelle; là, le miracle a continué. Au mois de novembre, le phénomène se renouvelait encore, mais plus rarement.

XVI.

La madone des Douleurs, dans l'oratoire de l'archiconfrérie [1], au-dessus de l'église de la Nativité de notre Seigneur dite des Agonisants. — Nul n'aurait supposé cette image destinée aux divines glorifications. C'était une peinture médiocre, antique et dégradée, un ornement tel quel attaché à la muraille. L'archiconfrérie possédait un autre tableau de la sainte Vierge et de l'Enfant Jésus beaucoup plus beau, auquel seul les Romains parurent songer, lorsqu'il fut pour la première fois question du miracle.

La plus humble des deux images se voyait à gauche en entrant, au-dessus du banc des confrères. Le jour lui arrivait par deux fenêtres situées au midi. Marie, dans l'attitude de la douleur et de la prière, regarde le ciel; des larmes tombent de ses joues. L'œil droit est dans l'ombre, l'œil gauche nage dans la lumière; celui-ci est grand et ouvert, toutes les parties en sont nettes et distinctes. Les mains sont jointes sur la poitrine. La poussière qui couvrait la vieille toile témoignait d'un complet abandon. Telle est l'image dont Marie a daigné se servir pour faire éclater de nouveau sa puissance.

Nous avons parlé plus haut d'un pieux et savant ecclésiastique, M. Meli, associé de l'archi-gymnase de la Sapience, qui, après de vains efforts pour se frayer un passage jusqu'à l'une des images miraculeuses, demandait avec ferveur à Dieu d'être admis à participer à la merveilleuse vision. C'est

[1] La pieuse association dont il s'agit ici est celle de l'archiconfrérie des Agonisants, qui fut fondée en 1616.

précisément dans l'oratoire de l'archiconfrérie qu'il s'était agenouillé le 11 juillet 1796, vers dix heures du matin. Déjà il s'apprêtait à sortir de l'oratoire, un peu confus, dit-il, de l'insuccès de ses prières, lorsque, en se levant, il jette fortuitement les yeux sur l'autre tableau. Il adresse une courte invocation à Marie, et, au même moment, non sans une vive émotion, il voit l'antique image ouvrir et fermer les yeux. Il hésite, il doute; mais aucune incertitude n'est bientôt plus possible : le prodige se renouvelle au milieu de la foule, qui en constate l'authenticité.

Vers midi, Mgr Jules Gabrielli, prince romain, secrétaire de la sacrée Congrégation du Concile, et primicier de l'archiconfrérie, survient, accompagné de plusieurs prélats, et, pour la commodité du peuple, ordonne que l'image soit transférée dans l'église de la Nativité de notre Seigneur ou des Agonisants, située au-dessous de l'oratoire.

M. Pietro Meli portait le tableau. Au moment où, arrivé dans la chapelle du Crucifix, il venait de se servir de l'image pour bénir le peuple, il voit se renouveler le prodige. Chez lui la mesure de l'émotion était comble. Ses forces l'abandonnent, il se sent défaillir et perd connaissance. On s'empresse de le secourir. Du milieu de la foule s'élevait un bruit confus de soupirs et de gémissements. Le peuple se frappait la poitrine. Il ne fut possible de fermer l'église qu'après minuit. Le 2 du mois de décembre 1796, le miracle durait encore. Une particularité remarquable, c'est que le premier jour Mgr Gabrielli chercha vainement à voir le prodige; il ne fut admis que le lendemain à la miraculeuse vision.

XVII.

Une madone sous le titre de *Mater divinæ gratiæ,* dans l'église de San Niccolò de' Lorenesi. — M. Lucca Ducci, rec-

teur de l'église de Saint-Nicolas-des-Lorrains, a publié un écrit où il traite de l'origine de cette image et de son caractère miraculeux dans ces derniers temps. Le tableau fut donné à l'église, en 1792, par un ancien jésuite, le père Girolamo Dolce, qui s'en était long-temps servi dans ses missions sur divers points de l'Italie. Cette peinture, qui est moderne et ne manque pas de mérite, fut placée au-dessus du maître-autel, où on la voyait encore à la fin du dernier siècle. Marie y est représentée en demi-buste, la tête entourée de la couronne d'étoiles, symbole du mystère de l'immaculée conception; sur le cadre on lit ces mots: *Macula non est in te*[1]. Les mains sont jointes sur la poitrine, les yeux très ouverts. Cette image est celle devant laquelle, comme nous l'avons déjà raconté, M. Niccolò Rinaldi vit, dès le commencement du mois de juin 1796, la madone ouvrir et fermer miraculeusement les yeux.

A cette époque, le miracle ne fut, il est vrai, visible que pour l'humble prêtre: mais le mardi, 12 juillet, ce fut sous les yeux du peuple entier que le miracle se produisit; il se renouvela, durant le mois de juillet, tous les jours, presque continuellement. Au mois d'août on le voyait encore, mais à des intervalles beaucoup plus rares.

XVIII.

Une madone invoquée sous le titre de Notre-Dame-du-Carmel, chez les carmes de l'ancienne observance, au couvent de San Martino ai Monti[2]. — Cette image, qui a six palmes de haut, forme le principal ornement du noviciat. C'est une peinture à l'huile sur toile. Marie soutient dans

[1] Cant. IV, 7.

[2] Le couvent de San Martino, annexé à l'église de ce nom dont nous parlerons un peu plus loin (p. 47), fut donné aux carmes en 1559.

ses bras l'Enfant Jésus, qui présente le saint scapulaire au bienheureux Simon Stock, général de l'ordre des carmes. Il est difficile de préciser la direction du regard, les yeux de la madone sont presque fermés. Le prodige eut lieu, la première fois, le 12 juillet 1796. Il suffisait de prononcer les mots *Decor Carmeli*, ou de faire un acte de contrition, pour voir se renouveler le phénomène, qui se reproduisait encore, mais à de plus rares intervalles, au mois de janvier de l'année suivante.

XIX.

Une madone sous les emblêmes de l'immaculée Conception, dans l'église de San Silvestro in Capite [1]. —Cette église appartient à l'un des monastères les plus célèbres de Rome, celui des religieuses de Sainte-Claire. Le miracle du mouvement des yeux s'y est manifesté sur deux images de Marie, principal ornement de deux chapelles situées en face l'une de l'autre.

Le tableau de l'immaculée Conception dont nous parlerons d'abord, décore la troisième chapelle de gauche en entrant. On voit, dans cette grande composition, les emblêmes ordinaires du mystère de la Conception, le serpent foulé aux pieds et la couronne de douze étoiles. Des chérubins forment la cour de la Reine des anges. Les yeux sont ouverts et regardent le ciel. Le 13 juillet 1796, vers huit heures du matin, un prêtre, M. Antonio Taccorini ayant remarqué, devant ce tableau, diverses personnes dans l'attitude de la

[1] L'église de San Silvestro in Capite, est située dans la partie la plus basse du Champ-de-Mars, dont le mont des Hortuli, aujourd'hui della Trinità, formait le point culminant. Là se trouvaient de nombreux édifices construits par Domitien: la Naumachie ou le Stade, le Metodio et le temple de la famille Flavia. Sur ces ruines, le pape saint Denys bâtit, vers l'an 260, l'église dont nous parlons. Ce sanctuaire, au rapport d'Anastase le Bibliothécaire, fut reconstruit en l'an 500 par le pape saint Symmaque, et par le pape saint Paul I, en 750.

plus vive ferveur, s'approche et constate, avec les autres spectateurs, que l'image ouvre et ferme miraculeusement les yeux. Le prodige était incessant. Le père Palma, dans sa déposition, mentionne une particularité touchante. Une pauvre mère, traverse la foule, pose sur l'autel sa fille estropiée, et à haute voix demande à Marie la guérison de son enfant. Les fidèles s'unissent à ses prières. Mais l'image ferme peu à peu et lentement les yeux, et annonce ainsi, de manière à être comprise de tous les assistants, que la grâce demandée ne saurait être obtenue.

XX.

L'autre tableau miraculeux de l'église de San Silvestro in Capite représente le mystère de la descente du Saint-Esprit dans le Cénacle, où les disciples rassemblés persévèrent dans la prière *avec Marie, mère de Jésus* [1]. Marie, de grandeur naturelle, sur le premier plan, a les mains posées sur la poitrine; le visage et le regard sont dirigés vers le ciel, d'où descendent des langues de feu. Le 13 juillet 1796, l'attention des spectateurs s'était portée tout entière sur l'autre image, lorsque la foule fut avertie que le miracle se produisait aussi sur la madone du Cénacle. Le concours des fidèles fut immense: on ne put fermer l'église de la journée. Il fallut placer des soldats à la porte afin de contenir le peuple. Le soir, on ne réussit à faire évacuer l'édifice qu'en faisant remarquer aux fidèles que ce sanctuaire, appartenant à des religieuses, ne pouvait rester ouvert la nuit. Le miracle a été continu durant huit jours.

XXI.

Un crucifix dans l'église de San Giovanni in Aino [2]. —

[1] Act. Apost. I, 14.
[2] Cette église est dédiée à saint Jean-l'Evangéliste. Le mot *in Aino* rap-

image au crayon rouge, dessinée sur de nombreuses feuilles de papier, qui, rapprochées et jointes ensemble, donnent un christ colossal. Sa dimension surpasse celle du fameux christ du Guide, dont l'original se voit à San Lorenzo in Lucina. M. de Gasparis, curé de San Giovanni in Aino, avait acheté et placé dans son église ce dessin, qui lui paraissait être très évidemment l'esquisse, exécutée par le Guide lui-même, du tableau dont nous venons de parler. C'est en 1788 que les feuilles, ainsi réunies et collées sur toile, avaient été suspendues au mur de l'église, à gauche en entrant. Le dessin était placé dans un cadre, derrière un assemblage de cristaux. L'artiste a voulu peindre l'agonie du Sauveur. La tête est levée vers le ciel. Les regards expriment l'instant où le Christ remet son esprit entre les mains de son Père. Le 10 juillet 1796, M. de Gasparis crut remarquer une modification sensible dans les tons du dessin, qui prirent une vigueur inaccoutumée. Bientôt il vit les yeux s'ouvrir et se fermer miraculeusement. Le prodige paraissant n'être vu que de lui seul, il crut, comme pasteur, devoir, par un sentiment de réserve, garder le silence et s'effacer devant l'œuvre de Dieu; mais, le 14 juillet, le miracle était devenu public. L'église, en un instant, fut comble. Le chant des cantiques se mêlait au bruit des larmes et des sanglots. Les verres, qui auraient pu gêner la vue, furent enlevés; il fallut laisser l'église ouverte pendant une partie de la nuit, surtout le premier mois. Le 2 janvier 1797, le miracle durait encore. L'image est demeurée plus nette qu'auparavant. On aperçoit autour du front des gouttes de sang qui avaient cessé d'être visibles.

pelle peut-être bien le nom du fondateur. On y voit des peintures de Passeri, d'Antonio Amorosi, de Jacques Diol et du chevalier Giovanni Conca.

XXII.

Notre-Dame de la Guadeloupe, dans l'église collégiale de San Niccolò in carcere Tulliano[1]. — En entrant dans l'église de San Niccolò in carcere Tulliano, par la porte principale, on aperçoit à droite, au fond de la chapelle de Saint-Jean-Baptiste, une madone dite de la Guadeloupe. Ce nom rappelle un touchant miracle qui eut lieu dans l'île de ce nom: Grandiego de Quauhtitlan avait, dans une vision, reçu de la sainte Vierge l'ordre d'aller cueillir sur le Tepejacac des roses et des fleurs. La sainte Vierge ayant attaché ces fleurs sur son manteau, le manteau se trouva miraculeusement empreint de l'image de Marie. La madone de Rome rappelle ce miracle. Un personnage tient un manteau déplié sur lequel est représentée l'image de la Reine des anges; Marie a sous ses pieds le mystique emblême du croissant, symbole de sa beauté et de sa glorieuse destinée: *Pulchra ut luna, electa ut sol*[2]. Les traits de la sainte Vierge rappellent le mystère de l'immaculée Conception. La tête est droite, la figure respire une angélique modestie; les yeux sont baissés et les mains jointes sur la poitrine. La peinture est moderne; on y reconnaît la touche d'un artiste habile. Le tableau avait été donné à l'église, quelques années auparavant, par un ancien jésuite. Le prodige fut constaté le 15 juillet 1796; au moment même, les cloches furent sonnées à toute volée,

[1] Cette église, qui forme titre de cardinal-diacre, est construite sur les ruines des fameuses prisons du roi Servius Tullius, plus tard arrosées du sang des martyrs. Tout près de là s'élèvent les ruines du théâtre de Marcellus, qui recevait sur ses gradins, et, en cas de pluie, abritait sous ses portiques, quatre-vingt mille spectateurs; ainsi que la maison de l'infortuné Cola de Rienzi, massacré au Capitole par le peuple, dont il fut un moment l'idole. L'église de San Niccolò in Carcere fut brillamment restaurée, en 1590, par le cardinal Aldobrandini. Elle possède le corps de quatre martyrs: saint Marc, saint Marcellien, sainte Faustine et sainte Béatrix.

[2] Cant. VI, 9.

comme aux jours de grande solennité. Le peuple accourut. Tant que le prodige dura, il fallut laisser l'église ouverte jour et nuit.

XXIII.

Une madone invoquée sous le titre de Notre-Dame-du-Carmel, dans l'église de San Martino ai Monti. — Sur les pentes méridionales du mont Esquilin, sur les ruines des maisons de Cicéron et de Pompée, des thermes de Trajan et de Domitien, et, peut-être, des jardins de Mécènes et de Néron; aux lieux où a été découvert le fameux groupe du Laocoon, s'élève, couronnée de la croix, l'antique église de San Martino ai Monti, bâtie, sous le règne de Constantin, par le pape saint Sylvestre, au-dessus d'un souterrain qui servait d'asile aux premiers chrétiens. Reconstruit vers l'an 500 par le pape saint Symmaque, et restauré en 1650, ce vieil édifice présente à l'admiration des curieux vingt-six colonnes de marbre antique et de magnifiques tableaux, dont plusieurs de notre illustre Nicolas Poussin.

Entre autres modernes embellissements, on remarque dans l'église de Saint-Martin-des-Monts la chapelle neuve dite du frère Elie. Un bon frère convers de ce nom, de l'ordre du Carmel, recueillit seul et peu à peu les aumônes considérables dont le produit a permis d'élever cette construction. L'image miraculeuse se trouvait dans cette chapelle. C'est une peinture à l'huile d'un auteur inconnu. La sainte Vierge soutient l'Enfant Jésus sur son bras gauche, et approche son visage de celui du divin Enfant, qui la regarde amoureusement, *amorosamente*. Un cristal très pur protège la peinture. Le miracle se produisit le 15 juillet 1796, veille du jour de la commémoration de Notre-Dame-du-Carmel. Les religieux carmes qui desservent l'église remarquèrent qu'au moment où ils prononçaient les mots *Decor*

Carmeli, ou les paroles du *Salve Regina: illos tuos misericordes oculos ad nos converte,* le prodige devenait plus sensible.

XXIV.

La madone des Douleurs, sur la place Madame, à l'un des angles de la place, près de Saint-Jacques-des-Espagnols[1]. — Cette madone, située dans le quartier le plus fréquenté de Rome, respire une vive douleur; des larmes sillonnent les joues. C'est un demi-buste sur une toile peinte à l'huile, de forme ovale. La tête et les épaules sont couvertes d'un double voile. La tête se présente de trois quarts. Le cristal qui protège la peinture fut enlevé lors du prodige, qui se manifesta, pour la première fois, durant la mission, c'est-à-dire du 9 au 26 juillet 1796.

XXV.

Une madone au palais Bolognetti. — Ce tableau est une copie du magnifique original de Guido Reni qui décore le même palais. La copie est l'œuvre du chevalier Conca[2], artiste célèbre du siècle dernier. La figure est grande comme nature; les mains sont posées sur la poitrine; la tête et le regard sont dirigés vers le ciel.

Le comte Bolognetti se trouvait avec sa famille et divers étrangers dans le salon où figure ce tableau, lorsque eut lieu le prodige dont nous avons tant de fois déjà décrit le caractère. C'était le 20 août 1796. Le miracle se reproduisait

[1] L'église de Saint-Jacques-des-Espagnols, située proche de la fameuse place d'Espagne, et érigée par un infant de Castille, fut rebâtie en 1450 par Alphonse Paradinas, évêque de Rodrigo.

[2] Sébastien Conca, né à Gaëte en 1679, mort à Naples en 1764, a eu de son vivant une grande célébrité. « Conca, dit un biographe, pour vouloir être agréable, est tombé dans le joli. Il parut un grand artiste, parce que l'art était dans sa décadence. »

encore au mois de décembre suivant, surtout les samedis et les jours consacrés aux fêtes de la très sainte Vierge.

XXVI.

La madone des Douleurs, au coin de la rue Papale, sur la place del Gesù, en face de l'église des Jésuites [1]. — Ici nous laisserons parler l'historien contemporain : « Que Rome, dit-il, n'oublie jamais ces jours de protection et de grâce. Si le Seigneur nous a visités dans sa justice, il nous a aussi regardés dans sa miséricorde. Puisse, d'âge en âge, le souvenir des bontés de Marie se perpétuer chez les Romains! Marie nous a consolés au jour de l'affliction. Les bienfaits de la Reine du ciel nous sont un gage d'espérance de jours meilleurs. Notre reconnaissance, bien faible sans doute, sera cependant attestée par les nouvelles saintes images que la piété du peuple érige de tous côtés dans nos rues et sur nos places publiques; par ces lampes somptueuses de nos madones qui, brûlant jour et nuit, auront, sans aggravation de charges pour l'Etat, indirectement concouru à la sécurité et au bien-être de la cité. La divine Mère a daigné se montrer reconnaissante; Marie s'est hâtée de répondre à nos empressements en glorifiant, sur la place del Gesù, l'une des nouvelles images, érigée au moyen de cotisations volontaires. Cette toile, placée dans un magnifique encadre-

[1] L'église del Gesù fut érigée en 1575, sous les auspices du cardinal Alexandre Farnèse. L'édifice fut commencé par l'architecte Jacques Barozzi de Vignola, et continué, après lui, par Jacques della Porta. Cette église possède, entre autres précieuses reliques : le corps de saint Ignace de Loyola, un bras de saint François Xavier, et une portion du corps de saint François de Borgia, général de l'ordre des Jésuites, mort dans la maison du noviciat, contiguë à l'église. Sous ces mêmes voûtes reposent les restes mortels de l'illustre et savant cardinal Bellarmin. Son tombeau, construit sur le dessin de Girolamo Rinaldi, est décoré de deux figures de marbre, la Sagesse et la Religion, exécutées par Le Bernin.

ment, représente Marie en demi-buste; la poitrine est percée du glaive symbolique; la tête et les yeux sont dirigés vers le ciel. Le cristal qui protégeait la peinture fut enlevé lors du prodige. Le caractère miraculeux de la madone dont nous parlons, fut constaté le jour de l'Epiphanie de l'année 1797, après midi, au moment où les fidèles se rendaient à l'église del Gesù, pour les exercices de la bonne mort. « Marie, dit un témoin, semblait par son regard exprimer les paroles du prophète : *O vos omnes qui transitis per viam, attendite et videte si est dolor sicut dolor meus* [1]. »

Les images miraculeuses de Rome dont nous venons de parler, sont celles à l'égard desquelles les faits ont été constatés dans la rigueur des formes juridiques. A l'égard de celles qui suivent, il n'existe que de simples déclarations de témoins, jointes au dossier comme pièces à consulter. Nous conserverons, pour ces dernières images, qui sont au nombre de soixante-seize, l'ordre dans lequel M. Marchetti les a lui-même classées.

XXVII.

Au couvent des religieuses de San Silvestro in Capite. — Une Assomption. Peinture du plafond de la chapelle intérieure. Le caractère miraculeux de cette image s'est manifesté le 11 juillet 1796 et les jours suivants.

XXVIII.

Dans l'église de San Giovanni in Aino. — La madone de Bon-Conseil. Le caractère miraculeux de cette image s'est manifesté au mois de juillet 1796, et a duré plusieurs jours de suite.

[1] Thren. i, 12.

XXIX.

Au couvent delle Turchine [1]. — Une madone, peinte à fresque, dans une petite chapelle du jardin. Le caractère miraculeux de cette image s'est manifesté le 14 juillet 1796.

XXX.

Au même couvent delle Turchine. — Une madone. Peinture sur toile. Le caractère miraculeux de cette image s'est manifesté le 14 juillet 1796.

XXXI.

Au même couvent. La madone auxiliatrice. — Peinture sur toile, dans une pièce contiguë au chœur de la chapelle. Le caractère miraculeux de cette image s'est manifesté le 19 juillet 1796.

XXXII.

Au même couvent. — Une madone, peinte sur toile, dans le noviciat. Le caractère miraculeux de cette image s'est manifesté le 15 août 1796, jour de la fête de l'Assomption de la très sainte Vierge.

XXXIII.

Chez les religieuses Camaldules de Sant' Antonio. — La madone des Douleurs, dans le chœur, au-dessus du siège abbatial. Le caractère miraculeux de cette image s'est manifesté le 15 juillet 1796, et a duré quinze jours.

[1] Les religieuses delle Turchine vivent sous la règle réformée de saint Augustin, et occupent sur le mont Viminal une maison d'où l'on a une vue fort belle. L'église, placée sous l'invocation de la sainte Vierge, fut fondée et dotée en 1675 par la princesse Camille Orsini, qui, se retirant du monde, vint finir ses jours parmi les bonnes sœurs de Saint-Augustin. Nous ignorons d'où dérive l'appellation *delle Turchine*.

XXXIV.

Chez les religieuses de Sant' Egidio [1]. — Une madone. Statuette en carton broyé et peint. Le caractère miraculeux de cette image s'est manifesté du 9 au 24 juillet 1796, tous les jours.

XXXV.

Au même couvent. Une madone. — Statuette de Lucques. Le caractère miraculeux de cette image s'est manifesté du 9 au 24 juillet 1796, tous les jours.

XXXVI.

Au couvent des religieuses de Sainte-Catherine de' Funari [2]. — Une madone sous le titre de *Mater Gratiæ*. Le caractère miraculeux de cette image s'est manifesté le 10 juillet 1796.

XXXVII.

Au couvent des religieuses de l'Enfant-Jésus. — Une madone. Peinture sur toile. Le caractère miraculeux de cette image s'est manifesté du 10 juillet au 7 août 1796, tous les jours.

XXXVIII.

Au même couvent des religieuses de l'Enfant-Jésus. — Une madone. Peinture sur toile. Le caractère miraculeux

[1] Les religieuses de Sant' Egidio, suivent la règle des carmélites déchaussées. L'église, qui est une succursale de Santa Maria in Trastevere, fut restaurée en 1610 par Augustin Lancelotti, noble romain. Le monastère n'a été fondé qu'un peu plus tard : une dame romaine, Francesca Marziotti, consacra tous ses biens à la construction de cette maison, où elle finit ses jours.

[2] Saint Ignace de Loyola ayant, en 1536, obtenu de Paul III l'église de Sainte-Catherine de' Funari, fonda près de cette église une maison religieuse qui sert d'asile à de jeunes filles pauvres, jusqu'au moment où il est possible de les placer dans le monde. Les religieuses attachées à cette œuvre admirable suivent la règle de saint Augustin.

de cette image s'est manifesté du 10 juillet au 7 août 1796, tous les jours.

XXXIX.

Au même couvent. — Marie élevée au ciel. Statue en cire grande comme nature. Le caractère miraculeux de cette image s'est manifesté du 10 juillet 1796 au 7 août suivant, tous les jours.

XL.

Chez les religieuses de l'église des Quatre-Saints-Couronnés. — Une madone. Peinture sur toile. Le 10 juillet 1796, les religieuses et leurs jeunes pensionnaires étant réunies au chœur, une acclamation se fait entendre. La supérieure se lève, et voit, ainsi que les assistants, la sainte image ouvrir et fermer miraculeusement les yeux.

XLI.

Au même couvent.—Image en relief de la sainte Vierge. Le caractère miraculeux de cette image s'est manifesté au mois de juillet 1796.

XLII.

Au même couvent. — Une madone. Peinture sur toile. Le caractère miraculeux de cette image s'est manifesté au mois de juillet 1796.

XLIII.

Chez les religieuses de Sainte-Lucie in Selci [1]. — Une madone invoquée sous le titre de *Maria Virgo*. Peinture sur

[1] Les religieuses de Sainte-Lucie in Selci suivent la règle de saint Augustin. L'église existait déjà en l'année 500, sous le pape Symmaque.

toile. Le caractère miraculeux de cette image s'est manifesté au mois de juillet 1796.

XLIV.

Dans une petite chapelle, presque en face de l'église paroissiale de San Niccolò de' Prefetti. — Une madone. Cette image est un original du célèbre Sassoferrato. Les paupières sont légèrement baissées. Le caractère miraculeux de cette image a été constaté le 9 juillet 1796, et les jours suivants.

XLV.

Sur la place San Niccolò de' Prefetti. — Une madone. Petite peinture sur toile, protégée par une glace, attachée au mur de la maison Cafarelli. Les témoins ajoutent à leur déclaration une note ainsi conçue : « De plus, les susdits témoins affirment ce qui suit : en leur présence, un prêtre qu'ils n'ont pas bien connu, et qui déclarait ne pas voir ce que voyaient les autres spectateurs, est monté, avec leur secours, sur une échelle pour observer de plus près; mais, à ce moment, la madone ayant ouvert les yeux, il a failli s'évanouir d'effroi. Les témoins ont dû lui prêter assistance, il était sur le point de tomber de l'échelle. »

XLVI.

Dans l'église paroissiale de Saint-Etienne del Cacco [1]. — Une madone sur l'autel, près de la petite porte. Statue en bois. Le caractère miraculeux de cette image s'est manifesté le 9 juillet 1796, et les jours suivants.

[1] Cette antique église, bâtie sur les ruines d'un temple de Sérapis, a été restaurée en 1607. On y admire plusieurs tableaux des grands maîtres.

XLVII.

Dans l'église Santa Maria de' Miracoli[1].—Une madone, Image sur papier, dans un petit cadre. Le miracle a été visible, pour la première fois, le 9 juillet 1796, après midi. Un notaire, M. Gaudensi, fut immédiatement appelé pour constater le fait. Le lendemain, cet officier public constata, par un nouvel acte, le renouvellement du prodige en présence et au milieu des acclamations du peuple. Les témoins signataires de l'acte notarié sont de toute condition comme de tout pays, de Rome, de Lorette, de Pesaro, de l'île de Chio, du Caire, etc.

XLVIII.

Au palais Cassoni in Campitelli, dans une pièce affectée à la revue des soldats de la compagnie Piccini. — Une madone. Le prodige eut lieu à plusieurs reprises. Les témoins, presque tous appartenant à la compagnie Piccini, et M. Piccini lui-même, déclarent avoir vu *une et plusieurs fois* l'image ouvrir et fermer les yeux.

XLIX.

Au café du sieur Lorenzo Vacquer, à l'angle de la rue, du côté du mont della Pietà.—Une madone. Peinture sur toile entourée d'un cadre doré. Le mouvement surnaturel des yeux dans cette image eut lieu le soir du 9 juillet 1796, en présence d'une foule immense. Nous remarquons parmi les témoins le comte Edouard Walsh, le comte Bernardini,

[1] L'église Santa Maria de' Miracoli, qu'il ne faut pas confondre avec l'église Santa Maria del Popolo, est située, aussi bien que celle-ci, sur la place du Peuple. Elle fut construite par Le Bernin, assisté de Fontana. On y vénère une autre image miraculeuse de la sainte Vierge, fort ancienne.

M. de Cesaris, et un peintre de Rome, M. Giovanni Moncada,

L.

Dans l'église de Sainte-Marie-Madeleine des pères ministres des infirmes[1]. — Une madone de Bon-Conseil. Le caractère miraculeux de cette image s'est manifesté le 15 juillet 1796 et les jours suivants.

LI.

Dans l'église de Saint-Jérôme des Illyriens ou Esclavons[2]. — Une madone représentée sous les emblêmes du mystère de l'Annonciation. Le caractère miraculeux de cette image a duré du 9 au 24 juillet 1796.

LII.

Dans l'église des Quarante-Martyrs. — Une madone sous les emblêmes du mystère de la Conception. Le caractère miraculeux de cette image s'est manifesté au mois de juillet 1796, et a duré neuf jours de suite, à midi et le soir. L'église des Quarante-Martyrs de Sébaste et de Saint-Pascal Baylon, succursale de celle de Santa Maria in Trastevere fut restaurée en 1608, et Clément XII, en 1736, la concéda aux pères mineurs espagnols de l'observance de saint Pierre d'Alcantara.

[1] Cette société, fondée par saint Camille de Lellis, la dernière année du pontificat de Grégoire XIII, et approuvée par Sixte V en 1586, fut érigée en congrégation par Grégoire XIV en 1591. L'église, terminée sous le pontificat d'Innocent XII, possède les reliques de saint Camille de Lellis qui, comme on le sait, avait quitté le métier des armes pour se consacrer au service des pauvres malades.

[2] Les Illyriens, à qui cette église a été concédée par Nicolas V, l'ont restaurée à leurs frais en 1450,

LIII.

Une madone, sur la voie publique, dans la rue des Cappellari. — Le caractère miraculeux de cette image s'est manifesté le 9 juillet 1796 et les jours suivants.

LIV.

Dans la maison de M. Antonio Bonzi, négociant. Une madone. Le caractère miraculeux de cette image s'est manifesté du 9 au 16 juillet 1796.

LV.

A l'hospice della Trinità de' Pellegrini [1]. — Une madone. Peinture à l'huile, sur toile, dans un cadre ovale, de petite dimension. Le caractère miraculeux de cette image s'est manifesté le 14 juillet 1796.

LVI.

Dans l'église paroissiale de San Giovanni della Malva. — Une madone, antique image peinte sur bois. Le caractère miraculeux de cette image s'est manifesté le 12 juillet 1796, et a duré plusieurs jours. Cette église, située dans le quartier du Trastevere, fut bâtie par Sixte IV en 1475, ainsi qu'en fait foi l'inscription suivante placée au-dessus de la porte : *Sixtus IV, anno jubilæi* 1475.

LVII.

Sur la voie publique, entre la petite porte de l'église de San Giovanni della Malva, et le couvent des religieux mi-

[1] L'hospice della Trinità de' Pellegrini rappelle le souvenir de saint Philippe de Neri. En 1548, ce saint réunit quelques fidèles, prêtres et laïcs, qui s'engageaient à avoir soin des pèlerins. L'hospice, auquel est annexé une église, fut terminé en 1614. Les pèlerins pauvres de tous les pays de la chrétienté, y sont logés et nourris gratuitement durant trois jours.

nistres des infirmes. — Une madone sous le titre de *Maria santissima Immacolata*. Peinture sur toile. Le caractère miraculeux de cette image s'est manifesté le 9 juillet 1796, et a duré plusieurs jours de suite.

LVIII.

Chez M. Camille Pericoli, presque en face des religieux du Saint-Esprit. — Une madone de Bon-Conseil. Peinture sur toile. Le caractère miraculeux de cette image s'est manifesté dans les mois de juillet et d'août 1796.

LIX.

Sur le mur extérieur du palais Cenci, vis-à-vis l'église de San Tommaso a Cenci. — Une madone. Le caractère miraculeux de cette image s'est manifesté le 9 juillet 1796. Le palais Cenci, sur les murs duquel l'image est placée, a été construit sur les dessins de Jules Romain.

LX.

Dans la rue des Cocchieri. — Une madone. Le caractère miraculeux de cette image s'est manifesté le 9 juillet 1796 et les jours suivants.

LXI.

Dans un oratoire, au-dessus de l'église des Anges et de Sainte-Lucie alla Regola. — Une madone. Le caractère miraculeux de cette image s'est manifesté le 13 juillet 1796.

LXII.

Dans la maison de M. Joseph-Louis Tassi, droguiste, rue del Moro, quartier du Trastevere. — Une madone, sous le titre de *Maria Virgo*. Le 14 juillet 1796, vers une heure de l'a-

près-midi, M. Tassi et sa famille récitaient les litanies devant cette image, lorsqu'ils la voient ouvrir et fermer miraculeusement les yeux. L'image ayant été transférée au rez-de-chaussée de la maison, toute la population transtévérine put voir et constater le miracle.

LXIII.

Sur la voie publique, en face de l'église de Sainte-Marie della Scala. —Une Madone des Douleurs. Le caractère miraculeux de cette image a duré plusieurs jours.

LXIV.

Dans l'oratoire particulier de M. Pio Blasi. — Une madone, sous le titre de *Maria Virgo*. Le caractère miraculeux de cette image s'est manifesté durant les mois de juillet et d'août 1796.

LXV.

Une madone dans la maison de Joseph d'Antoni d'Onofrio. — Le caractère miraculeux de cette image s'est manifesté le 9 juillet 1796 et a duré jusqu'à la fin du mois d'août suivant.

LXVI.

Une madone, dans la maison de Giovanni Pasqualoni.— Peinture entourée d'un cadre ovale de cuivre argenté. Le miracle s'est produit, la première fois, le 9 juillet 1796. A l'église Saint-Siméon, où l'image fut transférée, le miracle a continué sous les yeux de tout le peuple durant deux jours.

LXVII.

Une madone, dans la même église Saint-Siméon.—Tableau placé sur l'autel de saint Charles Borromée. Le ca-

ractère miraculeux de cette image s'est manifesté le 9 juillet 1796.

LXVIII.

Dans la circonscription paroissiale de l'église de' Santi Vincenzo et Anastasio, proche la fontaine de Trévi. — Plusieurs madones miraculeuses.

LXIX.

Sur la place Giudia. — Notre-Dame-du-Carmel, placée dans une élégante petite chapelle de forme ronde, protégée par une grille. Les témoins constatent le caractère miraculeux de cette image; mais ils laissent ignorer la date du jour où le prodige eut lieu pour la première fois, ainsi que sa durée.

LXX.

Dans la maison du marquis Costaguti.—Marie, sous le titre della Pietà [1]. Le caractère miraculeux de l'image a été constaté par une foule de témoins; le marquis Costaguti a donné ce tableau à l'église paroissiale de la commune de Sipicciano, sur laquelle se trouvent situées ses propriétés.

LXXI.

Dans l'église collégiale de San Niccolò in Carcere. — Un crucifix en bois. Le caractère miraculeux de ce crucifix s'est manifesté le 15 juillet 1796 et le jour suivant.

LXXII.

A Santa Maria in Vallicella ou l'Église-Neuve. — La madone au Cénacle. Les témoins se bornent à constater le ca-

[1] Les tableaux ou sculptures qui représentent la très sainte Vierge soutenant dans ses bras le corps de notre Seigneur après son trépas, sont désignés en Italie sous le nom de *Pietà*.

ractère miraculeux de cette image; ils ne précisent ni la date de la manifestation du prodige ni sa durée.

LXXIII.

Sur le mur extérieur du palais de Venise, au coin de la rue qui de la place Saint-Marc conduit à la Ripresa.—Même observation que pour la précédente.

LXXIV.

Au coin de la maison des Jésuites, sur la place del Gesù. — Une madone miraculeuse. Même observation.

LXXV.

Sur le portail de la maison de M. Zuccari, avocat, au pied de la montée Marforio.—Une madone miraculeuse. Même observation.

LXXVI.

Au-dessus du portail de la maison du même M. Zuccari, mais sur la gauche, une autre madone. — Le caractère miraculeux de cette image s'est manifesté durant les neuf jours qui ont suivi la fête de l'Assomption de la très sainte Vierge.

LXXVII.

Dans la chapelle particulière de M. le chanoine Severini, gardien des saintes reliques à l'église Saint-Marc. — Une madone. Les témoins se bornent à constater le caractère miraculeux de cette image; ils ne font point connaître la date et la durée du prodige.

LXXVIII.

Dans la maison de la comtesse Malatesta, à côté de l'oratoire de Saint-Grégoire-Thaumaturge. — Une madone miraculeuse. Même observation.

LXXIX.

Rue della Coroncina, près de Sainte-Marie-Majeure. — Une madone miraculeuse. Même observation.

LXXX.

Au palais Mattei, sur la voie publique.—Une madone miraculeuse. Même observation.

LXXXI.

Dans l'intérieur du palais Mattei.—Une madone miraculeuse. Même observation.

LXXXII.

Dans la maison de M. Vicenzo Gentili, près l'église de Sainte-Lucie, alle Botteghe oscure.—Une madone miraculeuse. Même observation.

LXXXIII.

Dans la rue de' Pozzi, sur la façade d'une maison.—Une madone miraculeuse. Même observation.

LXXXIV.

Dans une maison habitée par M[me] Thérèse de Gasparis.— Une madone miraculeuse. Même observation.

LXXXV.

Dans le palais du marquis Naro, en face du petit palais Giustiniani.—Une madone miraculeuse. Même observation.

LXXXVI.

Une madone du Rosaire, dans l'église San Salvatore a

Ponte Rotto. — Les témoins constatent le prodige, mais ils n'en indiquent point la durée.

LXXXVII.

Dans l'école de M. Francesco Tomazotti, maître d'école au quartier du Trastevere. — Une madone. Même observation.

LXXXVIII.

Dans la maison de M. Domenico Visca, sur la paroisse de San Giovanni in Aino. — La madone des Douleurs. Même observation.

LXXXIX

Dans la rue de Macel dei Corvi, paroisse de San Lorenzo ai Monti. — La madone de Bon-Conseil. Même observation.

XC.

Sur le maître-autel de l'église de San Giuliano des pères Liguoriens a' Monti. — Une madone miraculeuse. Même observation.

XCI.

Dans la maison du curé de San Venanzio de' Camerinesi. — Une madone miraculeuse. Même observation.

XCII.

Dans le palais de M. le marquis Sagripanti, sur la paroisse de San Venanzio de' Camerinesi. — Une madone miraculeuse. Même observation.

XCIII.

Dans la maison de M. Cella, sur la même paroisse. — Marie enlevée au ciel. Les témoins constatent le prodige, mais n'en indiquent point la durée.

XCIV.

Au couvent des religieux du *Corpus Domini*. — Une gravure d'une demi-palme, représentant la madone miraculeuse de San Ciriaco. Même observation.

XCV.

Dans une chapelle du Colysée. — La madone des Douleurs. Même observation.

XCVI.

Sur le mur d'une petite chapelle contiguë à l'église de Sainte-Croix-en-Jérusalem. — Une madone, sous le titre de *Maria Virgo*. Même observation.

XCVII.

Sur le portail de la cour du couvent des religieuses dites Oblates. —La madone des Douleurs. Même observation.

XCVIII.

Dans une niche de l'église de Santa Maria delle Grazie, contiguë à l'hospice de la Consolation. — Jésus de Nazareth, demi-buste en bois, figure grande comme nature. Le miracle du mouvement des yeux, sur cette image, a commencé le 15 juillet 1796, et a duré plusieurs jours.

XCIX

Dans la maison de M. Frédéric Mœglich. — Statue en cire, de grandeur naturelle, représentant le bienheureux Léonard de Port-Maurice. — Cette statue, exécutée par M. Frédéric Mœglich, a été vue par plusieurs témoins incliner la tête.

C.

Au couvent des religieuses dites les Barberines. — Une statuette représentant la très sainte Vierge. Les témoins constatent le miracle, mais n'en indiquent pas la durée.

CI.

Dans le même couvent. — Une statuette en stuc, représentant la très sainte Vierge. Même observation.

III.

Images miraculeuses dans les provinces : Ancône. — Frosinone. — Veruli. — Torrice. — Ceprano. — Frascati. — Urbania. — Mercatello. — Calcata. — Todi.

ANCONE.

Nous avons déjà parlé d'une image de la très sainte Vierge vénérée à la cathédrale d'Ancône sous le titre de *Regina Sanctorum omnium,* et désignée par le peuple sous le nom de Madone de San Ciriaco. Le 25 juin 1796, les fidèles, que les malheurs des temps amenaient en grand nombre autour des autels, priaient avec ferveur et en silence, au pied de cette image, lorsque tout à coup ils voient la madone ouvrir et fermer miraculeusement les yeux. En quelques heures, la ville tout entière eut vérifié le prodige. La nouvelle de l'évènement répandue avec rapidité dans les Etats du Saint-Siège, y produisit, comme on le pense bien, une sensation profonde. Des lettres de témoins oculaires circulaient de toutes parts. On eut l'idée de former de ces lettres un recueil, qui parut imprimé chez Zempel le 13 juillet 1796. Depuis dix-huit jours, le prodige se reproduisait d'une manière presque continue, et déjà trente ou quarante mille témoins en constataient l'authenticité. Le cardinal Ranuzzi, évêque d'Ancône, venait d'approuver l'impression et la publication d'une relation datée du 6 juillet 1796. Le même jour, le prélat fit commencer une information juridique. Les délégués voyaient de leurs propres yeux se renouveler le prodige au sujet duquel ils recueillaient les dépositions des témoins. Il existe

une relation supplémentaire imprimée, portant la date du 25 novembre 1796, où le miracle est mentionné comme se reproduisant alors, mais moins fréquemment.

La cathédrale d'Ancône eut bientôt une seconde image miraculeuse. Celle-ci représentait sainte Anne enseignant à lire à la sainte Vierge. Elle était placée au-dessus du cippe contenant les reliques du bienheureux Fatati. Le 26 juin 1796, les deux figures de Marie et de sainte Anne ouvraient et fermaient miraculeusement les yeux, et promenaient sur une multitude immense des regards que l'on eût dit ceux de personnes vivantes.

Le 23 janvier 1797, les prodiges se renouvelaient encore. C'est alors que les citoyens réunis en assemblée générale, sous la présidence du magistrat, décrétèrent que les journées des 25 et 26 juin seraient célébrées chaque année par des prières solennelles, suivies de jeux et de réjouissances publiques. Le décret porte, en outre, que les soirées, les bals, les festins, les masques, et généralement tous les divertissements publics autres que les représentations théâtrales, seront interdits, durant tout le carnaval, le samedi, attendu que c'est à pareil jour que le prodige a commencé.

FROSINONE.

Une pieuse dame de Frosinone avait chez soi un tableau représentant Notre-Dame-de-Bon-Conseil. Le 10 juillet 1796, cette dame et les personnes de sa maison voient la madone ouvrir et fermer miraculeusement les yeux. On transporte l'image dans l'église de Saint-Benoît. Là le prodige continue et se renouvelle en présence des populations accourues de tous les points de la contrée. La nouvelle de l'évènement étant parvenue à Veruli, l'évêque de cette ville et le gou-

verneur s'empressèrent de se transporter à Frosinone pour vérifier les bruits qui circulaient : ils y virent le miracle de leurs propres yeux. Le prélat crut devoir porter les faits à la connaissance du cardinal secrétaire d'Etat; sa lettre est datée du 26 juillet 1796. Bientôt après, le même prélat fit constater l'évènement dans les formes juridiques. A Frosinone, le prodige se prolongea jusqu'à la fin du mois de février 1797; il a ainsi duré plus de sept mois.

VERULI.

L'évêque de Veruli avait à peine rendu compte des faits de Frosinone au cardinal secrétaire d'Etat, qu'il dut porter à sa connaissance d'autres faits du même genre arrivés à Veruli même, dans la basilique de Sainte-Salomé, sous ses yeux et ceux de tout le chapitre. Ces nouveaux faits avaient eu lieu le 27 juillet 1796. Le lendemain 28 et les jours suivants, quatre autres images présentèrent le même caractère miraculeux : l'une, dans l'église dite des Franconi, l'autre dans l'église des Augustins, la troisième dans l'église de Saint-Martin, et enfin la quatrième aussi dans l'église de Saint-Martin, sur l'autel de Saint-Eloi. Tous ces faits se renouvelèrent plusieurs mois de suite, et les enquêtes dont ils ont été l'objet n'ont fait en quelque sorte que constater à leur égard la notoriété publique.

TORRICE.

A Torrice, au même diocèse de Veruli, une image en relief de la Vierge de Douleurs a pris un caractère de beauté inaccoutumé : les traits du visage se sont animés; les joues se sont colorées d'un vif incarnat, et on a vu des gouttes de sueur se détacher du front de la sainte image.

CEPRANO.

A Ceprano, toujours au diocèse de Veruli, le prodige du mouvement surnaturel des yeux s'est produit sur une image en relief de Marie, vénérée sous le titre de *Mater Dolorosa*. Le miracle s'est manifesté pour la première fois le 26 juillet 1796. Un homme niait le fait; cet homme prend une torche, approche, voit le prodige, et saisi d'épouvante, tombe privé de connaissance.

FRASCATI.

Le 4 février 1797, le cardinal duc d'Yorck[1], évêque de Frascati, adressait au cardinal vicaire de Rome, les actes d'une information juridique ouverte le 12 juillet 1796 et close le 3 février 1797, de laquelle il résultait que le miracle du mouvement des yeux avait eu lieu à Frascati sur une image de Marie, vénérée sous le titre de *Mater Dolorosa*, et placée dans la cathédrale, à gauche en entrant, au-dessus de l'autel de Saint-Antoine. Le prodige se manifesta la première fois le 11 juillet 1796. Il se renouvela, mais seulement par intermittences, jusqu'au 2 du mois de février de l'année suivante. L'illustre prélat et son chapitre virent le prodige de leurs propres yeux. Les procès-verbaux d'enquête signalent, dans la même ville, sur la voie publique,

[1] Le cardinal d'York, frère du prince Charles-Edouard, fut le dernier rejeton de l'infortunée famille des Stuarts. Il naquit à Rome le 6 mars 1725, fut baptisé au mois de mai suivant par Benoît XIII, reçut des mains de Benoît XIV le chapeau de cardinal en 1747, n'ayant encore que vingt-deux ans, et mourut à Rome le 15 juillet 1807, dans sa 82e année. Après la mort du prince son frère, en 1788, il se regarda comme seul et légitime héritier de la couronne d'Angleterre. Il fit frapper à Rome une médaille sur laquelle il prenait le titre de Henri IX. Dans son intérieur, on se servait du mot *Majesté* en lui adressant la parole. Napoléon dit en apprenant sa mort : « Si les Stuarts laissaient seulement un enfant de huit ans, je le placerais sur le trône de la Grande-Bretagne. »

une autre image miraculeuse de Marie; mais ils ne mentionnent cette seconde image que d'une manière incidente; et à l'égard de celle-ci, les preuves juridiques n'ont pas été recueillies.

URBANIA.

L'évêque des diocèses unis de Sant'Angelo in Vado et d'Urbania, Mgr Augustin Zamperoli, adressa à Rome, le 16 janvier 1797, les pièces d'une information juridique constatant que le miracle du mouvement des yeux s'est produit à Urbania sur trois images de la très sainte Vierge, l'une dans une maison particulière, l'autre dans l'église du couvent des religieuses de Sainte-Catherine, et la troisième au monastère de Saint-Bernardin, de l'ordre de la Pénitence. Les actes de l'information sont souscrits par le notaire Domenico Scardacchi.

MERCATELLO.

Il résulte d'une relation imprimée à Urbania en 1796, chez Jean Buratti, que le prodige du mouvement surnaturel des yeux s'est manifesté pour la première fois le 24 juillet 1796, et s'est renouvelé, par intermittences, les jours suivants, jusqu'au 15 août inclusivement, sur une image de la très sainte Vierge représentée dans son Assomption. Cette image, qui se voit dans l'église collégiale, est peinte sur un rideau qui couvre précisément une autre image de la très sainte Vierge, dite Maria delle Grazie, laquelle a paru, après plusieurs jours, prendre une vie nouvelle. Les traits, qui n'étaient presque plus visibles, se sont ranimés; le visage s'est illuminé d'une vive splendeur. L'Enfant Jésus avait un caractère angélique; il inclinait la tête, comme pour remercier le peuple de son empressement.

SAN LIBERATO.

Une relation datée du 4 septembre 1796, et rédigée par les pères mineurs de l'observance du couvent de Saint-Libérat, sur les pentes de l'Apennin, au diocèse de Camerino, constate que, durant trente-trois jours, l'image en relief de saint Libérat, placée derrière une grille, sur le tombeau du saint, a répandu des gouttes de sueur. Cette sueur est devenue si abondante qu'elle a couvert tout le tombeau. Les linges dont on s'est servi pour la recueillir en ont été complètement imprégnés. De plus, à partir du 20 juillet 1796, l'image répandit des pleurs abondants, *comme quelqu'un qui fondrait en larmes*. Les populations des bourgades voisines accoururent, et une foule immense vit le prodige. L'autorité épiscopale de Camerino envoya sur les lieux une députation pour procéder à l'information juridique. Les délégués, à la date du 23 juillet 1796, ont constaté le miracle de leurs propres yeux.

CALCATA.

A Calcata, diocèse de Cività Castellana, le miracle du mouvement des yeux se manifesta le 21 juillet 1796, dans l'église paroissiale de Saint-Corneille et de Saint-Cyprien, sur une image consacrée à Marie, vénérée sous le titre de Vergine della Salute. Le miracle fut surtout sensible le 24 juillet, durant une procession, et se prolongea jusqu'au 29, jour où commencèrent l'enquête et le procès que venait d'ordonner a curie épiscopale de Cività Castellana.

Le 31 juillet, pareil prodige eut lieu dans la même église, sur un tableau représentant le Christ attaché à la croix.

Ces faits furent consignés dans une relation datée du 12 août 1796, signée de M. Marc Colletta, notaire et chan-

celier à Cività Castellana, qui fut imprimée par Zempel, et mise en vente par Vincent Poggioli.

TODI.

Le mouvement surnaturel des yeux a eu lieu à Todi sur deux saintes images de la Mère du Sauveur. La première de ces images, placée près du palais Décemviral, est une peinture semi-circulaire représentant Marie et Joseph en contemplation devant l'Enfant Jésus qui repose dans la crèche. Le prodige s'est produit la première fois le 24 juillet 1796, aussi bien sur la figure de saint Joseph que sur celle de Marie; il eut pour témoin l'évêque et la foule accourue des villes voisines. L'autre image est une *Mater Dolorosa*, placée dans l'église du Crucifix, non loin de la porte de Rome, appartenant aux Olivétins. Sur celle-là, le miracle eut lieu le 26 juillet 1796, et se prolongea durant le mois d'août. Ces faits ont été l'objet d'une relation datée du 13 août 1796, imprimée à Todi chez Angelo Mannelli. Cette relation est approuvée par l'évêque, qui la déclare conforme aux actes de l'enquête juridique commencée le 27 juillet 1796.

Ici se termine l'histoire des miraculeuses images de Rome et des États du Saint-Siège en 1796 et 1797.

Le 12 mai 1850, la ville de Rimini a vu se renouveler les mêmes prodiges. Depuis cette époque, plusieurs autres cités, notamment Fossombrone, Santa Agata Feltria, San Genecio [1], Terni, Lugo, Sant'Archangelo, Montbaroccio,

[1] Un Ecclésiastique de Metz qui s'est rendu à Genecio, adresse au directeur d'un journal de Paris les lignes suivantes :

« ...... Je ne suis pas allé à Rimini, mais j'ai vu la madone de San Genecio,

ont eu leurs madones miraculeuses. Au contact des saintes images de 1850, les malades sont guéris, les sourds entendent, les aveugles recouvrent la vue [1]. Des milliers de personnes, accourues de tous les points de l'Italie et de l'Europe, vérifient chaque jour, et chaque jour proclament à la face du monde chrétien les merveilles dues à la puissance de la Reine du ciel. Ainsi, les bontés de Marie ne sont point épuisées, les sources de sa miséricorde ne sont point taries. Aujourd'hui, comme en 1796, les temps sont mauvais; la houle des révolutions nous couvre de son écume. Prenons courage. Une voix venue du ciel nous avertit que le terme est au-delà de ce pèlerinage d'un jour. Du milieu de nos agitations, du fond de notre vallée de larmes, adressons-nous à Marie, et, avec le vieil Adhémar de Monteil, ou plutôt avec toute l'Eglise, disons-lui pleins de confiance: *Advocata nostra, illos tuos misericordes oculos ad nos converte.*

près de Macerata. Qu'avez-vous vu, me direz-vous? Un mouvement d'yeux bien marqué? Plus que cela, une figure en quelque sorte transfigurée et glorieuse, d'une beauté ravissante, d'une ineffable expression : ce n'était plus une peinture, une toile colorée, mais quelque chose de vivant et d'animé qui semblait se détacher du tableau et manifester une vie toute céleste. Voilà ce que j'ai vu, ou ce qu'il me semble avoir vu, après avoir examiné dans des dispositions de défiance et de doute. Au reste, ces merveilles ont cessé depuis quelque temps : sont-elles comme l'éclair qui annonce la foudre? Une lueur de miséricorde a passé devant nos yeux, puisse le monde s'arrêter dans sa marche vers la ruine. »

[1] « Les grâces obtenues sont nombreuses : des maladies invétérées ont été guéries, des aveugles ont recouvré la vue. » *Ami de la Religion*, n° du 11 juin 1850.

FIN.

NOTES

ET

PIÈCES JUSTIFICATIVES.

N° 1.

LA MADONE.

Du pied des Alpes aux dernières pentes des Abruzzes, du Saint-Gothard aux lagunes de l'Adriatique, il n'est pas un édifice public, un palais, une maison, un toit, une chaumière où le voyageur ne rencontre l'image vénérée de Marie. Souvent, en passant dans les villes d'Italie, du milieu de la voie publique vous apercevez, au fond de la boutique ou de l'atelier, une lumière vacillante : c'est la clarté de la lampe qui brûle devant la madone. La madone est la gardienne de la cité, la protectrice et l'amie de la famille. Le père la reçoit des aïeux, et la transmet aux descendants, comme une portion du commun héritage. Son nom se mêle à toutes les joies, à toutes les douleurs du peuple ; au chant mélancolique du gondolier de Venise aussi bien qu'à la barcarole joyeuse du pêcheur calabrais ou napolitain. Dans quelques parties de l'Italie, à Naples, par exemple, la mère donne à sa fille le nom d'un des mystères de la sainte Vierge, *Annunziata, Assunta*. Ainsi s'allient aux intimes affections de la famille les plus chers souvenirs de la foi chrétienne.

Aussi long-temps qu'ils eurent conscience de la dignité et

de la grandeur de leur mission, les arts, en Italie, secondèrent ce mouvement religieux des âmes. A Rome, à Venise, à Naples, à Florence, d'admirables basiliques tendaient, de siècle en siècle, à glorifier et à populariser le nom de la mère du Sauveur. Carrare consacrait à Marie ses marbres les plus purs; et, sous les auspices de la Reine du ciel, la peinture, s'élevant du sensualisme antique aux conceptions idéales de la foi, s'ouvrait des horizons inconnus, des régions nouvelles et illimitées. Nos croyances, en même temps qu'elles réglèrent les mœurs, ont élargi sur tous les points le cercle dans lequel se meuvent les intelligences. Le christianisme a reculé la borne milliaire du Capitole: les grandeurs de la Vierge de Nazareth furent le levier de la civilisation. C'est ce que comprirent en Italie les grands artistes de la renaissance. Giotto, Angelico de Fiesole, Pérugin, Michel-Ange, Raphaël, Le Dominiquin, Le Titien, Le Guide, les Carrache, et tant d'autres dont les noms sont sur toutes les lèvres, s'honorèrent d'ajouter un fleuron à la guirlande de Marie. La poésie ne se montra pas moins intelligente que la peinture et la sculpture. Le Dante, Pétrarque, Le Tasse et généralement tous les grands poètes de l'Italie, célébrèrent à l'envi le nom de Celle par qui le monde a été régénéré. Nous ne reproduirons point ici les beaux vers de l'auteur de la *Divine Comédie* ou du chantre de la *Jérusalem délivrée*, mais peut-être nos lecteurs seront-ils bien aises de rencontrer, dans un opuscule consacré à la gloire de la très sainte Vierge, quelques fragments d'un hymne admirable que le cygne d'Arezzo a adressé à la Reine des anges.

Vergine sola al mondo senza esempio,
Che'l ciel di tue bellezze innamorasti,
Cui nè prima fu simil, nè seconda;
Santi pensieri, atti pietosi e casti
Al vero Dio sacrato e vivo tempio
Fecero in tua verginità feconda,

Per te può la mia vita esser gioconda,
S'a' tuoi preghi, o Maria,
Vergine dolce e pia,
Ove'l fallo abbondò, la grazia abbonda.
Con le ginocchia della mente inchine
Prego che sia mia scorta,
E la mia torta via drizzi a buon fine.

Vergine chiara e stabile in eterno,
Di questo tempestoso mare stella,
D'ogni fedel nocchier fidata guida,
Pon mente in che terribile procella
I' mi ritrovo sol senza governo,
Ed ho già da vicin l' ultime strida.
Ma pur in te l'anima mia si fida;
Peccatrice, i' nol nego,
Vergine, ma ti prego
Che'l tuo nemico del mio mal non rida.
Ricorditi che fece il peccar nostro
Prender Dio, per scamparne,
Umana carne al tuo virginal chiostro.

Vergine, quante lagrime ho già sparte,
Quante lusinghe e quanti preghi indarno,
Per mia pena e per mio grave danno!
Da poi ch'i' nacqui in su la riva d'Arno,
Cercando or questa ed or quell' altra parte,
Non è stata mia vita altro ch'affanno,
Mortal bellezza, atti e parole m' hanno
Tutta ingombrata l'alma.
Vergine sacra ed alma,
Non tardar, ch'i' son forse all' ultim' anno.
I dì miei più correnti che saetta,
Fra miserie e peccati
Sonsen andati, e sol morte n'aspetta.

Il dì s'appressa, e non pote esser lunge;
Sì corre il tempo e vola,
Vergine unica e sola,
E'l cor or conscienza or morte punge.
Racommandami al tuo figliuol, verace
Uomo e verace Dio,
Ch' accolga'l mio spirto ultimo in pace [1].

François Pétrarque naquit à Arezzo, le 20 juillet 1304. Il mourut à Arquato, dans les monts Euganéens, le 18 juil-

[1] Rime di PETRARCA, col comento di Biagioli, Canzone VIII, tom. II,

let 1374. Ainsi, l'admirable canzone dont nous venons de placer sous les yeux du lecteur quelques fragments, est une composition du XIVe siècle. Voici la poésie telle que le moyen-âge nous l'avait faite. Vous avez sous les yeux les poésies de notre époque. Comparez, et voyez de quelle hauteur nous sommes tombés, en reniant les croyances de nos pères.

pag. 130. — Paris, 1821. 3 vol. in-8°. — Le passage qui précède était déjà sous presse, lorsqu'a paru, dans le journal l'*Union*, une traduction en vers de l'hymne de Pétrarque. M. Durangel, auteur de cette pièce, nous permettra-t-il de lui emprunter quelques uns des beaux vers qui, dans son travail, correspondent aux fragments que nous venons de citer?

Où le mal abonda verse un baume vainqueur;
A genoux, devant toi je dépose mon cœur.
Vierge douce et compatissante!

Astre toujours brillant sur l'abîme des flots!
Vois ma tourmente amère, écoute mes sanglots!
Que ton aide au port me ramène.
Ne laisse pas l'Enfer, rire à mes pleurs tremblans!
Souviens-toi que pour nous Dieu voulut dans tes flancs
S'incarner sous la forme humaine.

Hélas! combien de pleurs j'ai déjà répandus!
Dans mes afflictions que de désirs perdus!
Je n'ai ni secours, ni défense.
Que de fois le malheur foudroya ma maison!
Que de fois je quittai mon plus cher horizon!
Que d'exils depuis mon enfance!

La beauté périssable et les mondains ennuis
Envahirent mon cœur, et voilà que je suis
Peut-être à ma dernière année.
Mes jours, comme la flèche, ont fui dans un instant...
A travers les péchés!... Et la mort seule attend
Au bout de ma route fanée.

Guide-moi, soutiens-moi dans ce pressant besoin.
Le jour, hélas! s'approche et ne peut être loin;
La mort si vîte ouvre son aile!
A ton fils, au vrai Dieu, Vierge mon seul appui,
Recommande mon âme, et qu'elle soit par lui
Reçue en sa paix éternelle!

N° 2.

DERNIERS MOMENTS DE NAPOLÉON.

Nous ne prétendons point déterminer le degré d'affinité qui peut avoir existé entre la scène d'Ancône et les dispositions religieuses de Napoléon à Sainte-Hélène; mais tout se lie dans les plans de la divine Providence.

En conduisant le jeune général devant cette image miraculeuse de 1797, dont la vue produisit sur son esprit une impression si extraordinaire, Dieu ne fit peut-être que déposer alors dans son cœur le germe des sentiments de foi qui plus tard couronnèrent et adoucirent ses derniers moments.

A ce point de vue, qui est celui des miséricordes divines, un court exposé des circonstances relatives à la mort de Napoléon devient un complément presque indispensable des merveilles dont nous avons essayé d'esquisser le tableau : on ne saurait d'ailleurs trop méditer cette mort de laquelle ressortent tant de grandes leçons [1].

Plusieurs fois Napoléon avait fait demander qu'on lui envoyât de France ou d'Italie un prêtre catholique. Ses demandes étant restées sans réponse, il soupçonna le général Bertrand de les avoir supprimées; de là, entre eux, le commencement d'une mésintelligence assez vive. En 1818, les

[1] Sauf quelques traits, que nous emprunterons aux Mémoires du docteur Antomarchi, nous ne faisons guère que reproduire, en l'abrégeant, le récit des derniers moments de l'empereur, tel qu'il se lit dans la *Biographie universelle*, article NAPOLÉON, tome LXXV, *Supplément*, p.p. 71-301. Cette belle étude sur Napoléon est due à M. Michaud, jeune.

demandes étant enfin parvenues en France et en Italie, Pie VII répondit dans des termes pleins de charité et de bonté aux ouvertures qui lui furent faites à ce sujet par le cardinal Fesch. Deux ecclésiastiques, MM. Vitali et Bonavita, le second âgé de près de quatre-vingts ans (la charité n'a point d'âge), s'embarquèrent sur le même bâtiment que le docteur Antomarchi, et arrivèrent le 21 septembre 1819 à Sainte-Hélène, où ils furent très bien reçus[1]. Depuis leur arrivée, la messe fut dite chaque dimanche à Longwood, et tous les autres devoirs de la religion y furent pratiqués exactement. Bonaparte se repentait sincèrement de ses anciennes violences contre le Pontife romain. Il le disait tout haut, et professait la plus grande admiration pour les vertus de l'immortel Pie VII, qu'il appelait un *agneau*. Il eut, dans le même temps, avec ses compagnons d'exil, surtout avec Bertrand, des discussions sur la religion. Le général lui ayant dit un jour d'un ton fort inconvenant :

« Qu'est-ce que Dieu? L'avez-vous vu? »

— « Je vais vous le dire, répondit Napoléon : Comment jugez-vous qu'un homme a du génie? Le génie est-il une chose visible? Qu'en savez-vous pour y croire? Sur le champ de bataille, au fort de la mêlée, quand vous aviez besoin d'une prompte manœuvre, d'un trait de génie, pourquoi, vous le premier, me cherchiez-vous de la voix et des yeux? Pourquoi s'écriait-on de toutes parts : Où est l'Empereur? Que signifiait ce cri, si ce n'est l'instinct de la croyance en moi, en *mon génie?* — Mes victoires vous ont fait croire en moi; eh bien, l'univers me fait croire en Dieu... Les effets merveilleux de la toute-puissance divine sont des réalités

[1] M. Bonavita, dont la santé ne put s'accommoder au climat de Sainte-Hélène, fut obligé, quelque temps après, de repasser en Europe.

plus éloquentes que mes victoires. Qu'est-ce que la plus belle manœuvre auprès du mouvement des astres? »

Une autre fois, Napoléon, après avoir prouvé la divinité du Christ, dit à Bertrand, qui gardait le silence :

« Si vous ne comprenez pas que Jésus-Christ est Dieu, j'ai eu tort de vous nommer général. »

Au mois de mars 1821, l'empereur dont la santé inspirait depuis déjà long-temps de vives inquiétudes, sentit redoubler ses douleurs. Les médecins ne comprenaient rien à son mal : lui seul paraissait connaître sa position. Il dit plusieurs fois qu'il était atteint de la maladie qui avait causé la mort de son père, d'un cancer à l'estomac. Un jour, au moment d'une crise terrible, indiquant au docteur Antomarchi le siége de son mal :

« Là, là, dit-il; c'est un couteau de boucher qu'ils ont mis là, et ils ont brisé la lame dans la plaie. »

Le 27 avril, les vomissements présentèrent les indices évidents d'une plaie intérieure. Napoléon perdit tout espoir. Depuis ce moment, il ne s'occupa plus que de ses devoirs de piété, et M. l'abbé Vignali ne dut plus s'éloigner un seul instant.

« Je suis né dans la religion catholique, dit-il à plusieurs reprises; je veux remplir tous les devoirs qu'elle impose, et recevoir toutes les consolations, tous les secours que je dois en attendre. »

Ayant remarqué dans le docteur Antomarchi quelques signes de désapprobation, il dit avec force :

« Pouvez-vous ne pas croire en Dieu? Tout proclame son existence, et les plus grands esprits l'ont cru. »

Un autre jour, le docteur s'étant permis de rire avec indécence et aux éclats des apprêts que l'empereur avait ordonnés pour une cérémonie religieuse, Napoléon le tança dans

des termes si énergiques que Marchand n'a pas osé les rapporter.

« Vous êtes au-dessus de ces faiblesses, disait ironiquement Napoléon au même docteur; mais que voulez-vous? je ne suis ni philosophe ni médecin. Je crois en Dieu; je suis la religion de mon père. »

« Le 29 avril 1821, dit le comte de Montholon, j'avais déjà passé trente-neuf nuits au chevet de l'Empereur. Dans la nuit du 29 au 30, il affecta d'être effrayé de ma fatigue, et m'engagea à faire venir à ma place l'abbé Vignali. Son insistance me prouva qu'il parlait sous l'empire d'une préoccupation étrangère à la pensée qu'il exprimait. Il me permettait de lui parler comme à un père; j'osai lui dire ce que je comprenais; il répondit sans hésiter : *Oui, c'est le prêtre que je demande, veillez à ce qu'on me laisse seul avec lui, et ne dites rien.* J'obéis, et lui amenai immédiatement l'abbé Vignali. »

Ainsi introduit auprès de Napoléon, et resté seul avec lui, le prêtre y remplit tous les devoirs de son ministère. Après s'être humblement confessé, l'empereur reçut le saint viatique, l'extrême-onction, et passa toute la nuit en prières et en actes de piété. Le lendemain, quand le général de Montholon parut, Napoléon lui dit d'un ton de voix affectueux et d'un air plein de satisfaction :

« Général, je suis heureux; j'ai rempli tous mes devoirs; je vous souhaite, à votre mort, le même bonheur. J'en avais besoin, voyez-vous. Je suis Italien, enfant de la Corse. Le son des cloches m'émeut; la vue d'un prêtre me fait plaisir. Je voulais faire un mystère de tout ceci, mais cette réserve ne convient pas; je dois, je veux rendre gloire à Dieu. Donnez vos ordres, général; faites dresser un autel dans la cham-

bre voisine; qu'on y expose le saint sacrement, et qu'on dise les prières des quarante heures. »

Puis, se reprenant :

« Non, non, dit Napoléon, vous avez assez d'ennemis; comme noble, on vous imputerait d'avoir arrangé tout cela d'après votre tête, et la mienne étant perdue; je vais donner les ordres moi-même. »

L'Empereur fit appeler M. Vignali :

« Je suis né, dit-il, dans la religion catholique, je veux remplir les devoirs qu'elle impose, obtenir les secours qu'elle administre. Vous célèbrerez tous les jours la messe dans la chapelle voisine, et exposerez le saint sacrement pour les quarante heures. Quand je serai mort, vous placerez l'autel proche de ma tête, dans la chambre ardente; et vous ne cesserez les prières et les cérémonies religieuses qu'après l'inhumation. »

M. de Montholon s'était retiré et jeté sur son lit tout habillé; il dormait lorsque un bruit extraordinaire le réveille. Le général Bertrand se présente, et d'un ton fort animé :

« Qu'est-ce donc, dit-il, qu'une chapelle en permanence chez l'Empereur ? »

— « Vous pouvez le demander à l'Empereur lui-même, répondit M. de Montholon avec calme. »

— « Comment cela ? répliqua Bertrand : c'est de vous seul que l'ordre est émané. »

Il fallut descendre chez l'Empereur où, sans respect et sans égard, le général Bertrand ne craignit pas de lui représenter que de pareils actes étaient peu convenables, et d'un religieux plutôt que de son empereur. A ces mots, Napoléon se levant sur son séant, s'écria d'une voix forte :

« Général, je suis chez moi; vous n'avez pas d'ordre à

donner ici; vous n'en avez pas à recevoir; pourquoi donc y êtes-vous ? Est-ce que je me mêle de votre ménage, moi ? »

Bertrand contraint de sortir, leva les épaules, en murmurant le mot de *capucin*. Comme l'autel était démoli, il fallut le reconstruire; les cérémonies furent reprises selon les ordres de l'empereur. Il eut encore quelques moments lucides, et se rappela ce qu'il avait fait de bien en sa vie :

« J'ai, dit-il, rétabli la religion catholique; c'est un service dont on ne peut calculer les suites. Que deviendraient les hommes sans la religion ? »

Puis il ajouta :

« Il n'y a rien de terrible dans la mort; elle a été la compagne de mon oreiller pendant ces trois semaines; et à présent, elle est à la veille de s'emparer de moi pour jamais. J'aurais désiré revoir ma femme et mon fils; mais que la volonté de Dieu soit faite! »

Le 3 mai, Napoléon reçut une seconde fois le saint viatique. Après avoir dit adieu à ses généraux, il prononça ces mots :

« Je suis en paix avec le genre humain. »

Puis, il joignit les mains en disant :

« Mon Dieu ! »

Les mots *tête, armée,* furent les derniers qu'il prononça. Ce fut le 5 mai[1] 1821, à six heures du soir, que l'Empereur expira. La veille, un violent orage avait ravagé les campagnes de Longwood, déraciné les arbres et arraché le saule sous lequel Napoléon avait coutume de s'asseoir. Rien de ce que l'empereur avait aimé dans cette île funeste ne devait lui survivre.

[1] Le 5 mai! c'est à dire le jour précisément où l'église célèbre la fête de saint Pie V, patron de ce même pontife Pie VII que Napoléon avait si étrangement persécuté!

Pour effacer les pénibles impressions que ce récit peut avoir fait naître, hâtons-nous d'ajouter qu'un peu plus tard le général Bertrand s'éleva à son tour jusqu'à l'intelligence des vérités évangéliques. Retiré au sein de sa pieuse famille, il y donnait, durant les dernières années de sa vie, l'exemple de toutes les vertus chrétiennes. Il conservait pour son maître le souvenir le plus respectueux, et, chaque année, faisait célébrer un service funèbre en mémoire du grand homme qui fut si longtemps son bienfaiteur et son ami.

N° 3.

PROCÈS-VERBAL

Des dépositions de l'un des témoins, dans l'enquête juridique relative aux images miraculeuses de Rome, ouverte dans la ville de Rome en vertu du décret du cardinal vicaire della Somaglia du 1er octobre 1796.

Le 29 octobre 1796, a été examiné devant le révérendissime chanoine Candido Maria Frattini, délégué par l'éminentissime et révérendissime cardinal-vicaire, et devant moi, notaire, etc., dans la maison dudit chanoine, le révérend père maître frère Juvénal Goani, prêtre profès de l'ordre des mineurs conventuels de saint François, témoin assigné; lequel, requis de prêter serment, a mis la main sur les saints Évangiles, et s'agenouillant a dit: *Je promets et jure; qu'ainsi Dieu me soit en aide, et ces saints Évangiles.* Interrogé dans la forme qui va être indiquée, maître frère Juvénal Goani a déclaré vrai ce qui suit, savoir :

Averti de la force et de l'importance du serment et des peines décernées contre les faux témoins, maître frère Juvénal Goani répond: Bien, très bien, « *rite et recte.* »

Interrogé sur ses nom et prénoms, son âge, sa patrie, ses parents, sa profession, ses fonctions et autres circonstances relatives à sa personne, le témoin répond:

« S'il s'agit de mon nom, je m'appelle frère Juvénal Goani. S'il s'agit de ma patrie, je suis né dans la bourgade de Costigliole, diocèse d'Asti, en Piémont; ma famille réside à Fossano, aussi en Piémont. Quant à mon âge, j'ai quarante-six-ans. Mes parents sont : Jacques Goani, aujourd'hui défunt, et Lucie Lombardi, encore vivante. Je suis prêtre

profès de l'ordre des mineurs conventuels de saint François. J'ai rempli, par obéissance, diverses charges, et suis honoré des distinctions accordées par la règle aux religieux sortis des emplois supérieurs; ainsi, je réunis au titre de maître celui de définiteur perpétuel. Déjà docteur de la faculté de théologie, j'ai été décoré du titre de docteur de l'université de Florence. J'habite notre maison des Saints-Apôtres depuis deux ans, c'est-à-dire depuis mon retour des missions, car j'ai été missionnaire en Grèce et en Egypte. Présentement, je remplis les fonctions de vicaire à l'église de Saint-François-de-Sales, à Torre Nova, diocèse de Frascati. Cette église, située à cinq milles de Rome, a pour curé l'archiprêtre intérimaire de la cathédrale de Frascati. L'office de vicaire ne m'oblige pas à la résidence continue. Aussitôt que ma présence est nécessaire à Frascati, je m'y rends, afin de m'y acquitter de mes obligations. »

Interrogé s'il connaît l'objet du présent interrogatoire, et si personne ne lui a suggéré les réponses qu'il devra faire, le témoin répond :

« Je connais fort bien le motif de l'assignation, je suis requis de déclarer juridiquement ce que j'ai vu de mes propres yeux sur l'image de Marie très sainte, dite dell' Archetto, au mois de juillet dernier. Je vais énoncer la pure et simple vérité. Je mets d'autant plus d'empressement à attester les prodiges de Dieu sur cette sainte image, que je ne m'en suis pas tenu au simple rôle de spectateur. J'ai voulu donner pour base à la vérité l'évidence même, et n'ai négligé aucune expérience propre à fortifier ma conviction. Nul intérêt humain ou temporel ne me dirige en cette affaire; j'ai uniquement en vue la gloire de Dieu, l'honneur de la très sainte Vierge, l'amour de la vérité. »

Interrogé s'il est à sa connaissance que quelques miracles

se soient produits à Rome dans ces derniers temps, sur les saintes images, s'il a connaissance de ces miracles par autrui ou par soi-même; invité à dire ce qu'il sait et comment il le sait, le témoin répond :

« Non seulement moi, mais encore toute la ville de Rome sait et connaît que, durant ces derniers mois, d'évidents prodiges se sont produits sur de nombreuses images consacrées à Marie. En ce qui me concerne, il m'a suffi d'acquérir une certitude complète des faits relatifs à l'image vulgairement dite dell' Archetto. Je n'ai point vérifié les faits relatifs aux autres images, et si je connais ces faits, c'est par la renommée et le témoignage public, plus que par ma propre expérience. »

Invité à préciser le prodige, à dire quel est le sujet de l'image, sa forme, sa nature, sa situation; si l'image est sur toile, sur bois, sur le mur, à l'huile, à la détrempe, à fresque ou en relief; quelle est son attitude, son expression, sa signification; invité à préciser surtout la forme que le peintre a donnée aux yeux, à dire s'ils sont ouverts ou entr'ouverts ou fermés, élevés, abaissés, dirigés sur quelque point particulier ou sur le spectateur, le témoin répond :

« Le prodige au sujet duquel je suis invité à m'expliquer, consiste dans le mouvement surnaturel des yeux; je vais décrire l'image, et satisfaire aux questions posées. Cette image se vénère sur la voie publique, contre le mur du palais Casali, dans une petite rue, la dernière près de la place des Saints-Apôtres. Le nom dell' Archetto lui vient, si je ne me trompe, de ce qu'elle est placée au-dessus d'une espèce d'architrave qui unit ledit palais à la maison adjacente de la confrérie laïque de Saint-Antoine. La Vierge n'est représentée sous aucun emblême spécial. Elle exprime par son attitude l'humilité, la modestie et la dévotion. Les mains

sont jointes sur la poitrine. La figure se présente de trois quarts, les yeux sont ouverts, les prunelles parfaitement visibles. Le regard, dirigé vers le spectateur, est un peu baissé. La toile, sur laquelle l'image est peinte à l'huile, me paraît être de trois palmes et demie de haut. Les murs du fond et de côté sont couverts d'ex-voto d'argent ou d'autre matière. L'entrée est protégée par une devanture, ou plutôt une grille de fer. Même avant le prodige, la madone dell' Archetto était déjà célèbre par l'affluence des fidèles qui venaient la vénérer; il est donc impossible de la confondre avec aucune autre. »

Interrogé où, quand et comment il a vu le prodige, s'il a été le premier à le constater, si la constatation s'est faite par un tiers, et quel est ce tiers; invité à dire de quelle distance il a observé l'image, s'il l'a vue de face ou de profil, de jour ou de nuit, sous beaucoup de lumière ou non, à la clarté du soleil ou simplement des bougies; s'il a examiné le prodige à l'œil nu ou à l'aide de lentilles et de lunettes, etc.; s'il a eu, ou non, une perception nette et vive, si l'image était couverte, ou non, d'un verre ou d'un cristal, le témoin répond :

« Le 9 juillet, dans la matinée, le miracle se manifestait à peine; déjà j'en étais informé. Un religieux convers, mon frère Pietro, accourt à ma cellule essouflé et pétillant de joie : « La très sainte Vierge dell' Archetto, dit-il, ouvre et ferme les yeux. » Je n'accordai à cette nouvelle absolument aucune créance. Je supposai que le peuple, dans son enthousiasme et son exaltation, cédait à une sorte d'hallucination, et rêvait à Rome le miracle que l'on annonçait avoir lieu à Ancône. Fra Pietro insiste, s'étudie à me convaincre, allègue le témoignage général. Je demeure inébranlable. Il s'était retiré depuis déjà quelques instants, lorsque, m'approchant

de la galerie, placée au-dessus du portique de notre maison, je vois des flots de peuple se porter au lieu indiqué et en revenir. J'attribue l'agitation de la foule à un sentiment de fanatisme. Poussé cependant par la curiosité, je me dirige vers l'image, afin de voir d'où provient l'erreur, car j'étais persuadé de la fausseté des bruits publics. Sous le portail de notre maison, je trouve le curé de la paroisse, le vicaire et quelques-uns de nos religieux qui attestent le fait; je ne tiens compte de leurs déclarations. En chemin, ayant par hasard rencontré Mgr Casali, je l'aborde, et, tous deux ensemble, par la petite porte située en face de la Pilotta, nous arrivons devant l'image. J'étais éloigné de la madone d'une canne et demie tout au plus. Je me mets à genoux, prie et me relève. J'étais de côté, à gauche, de manière à bien voir. Je dirige mes regards sur les yeux de la très sainte Vierge, là où est censé s'opérer le miracle. Une immense foule remplissait la petite rue. Les prières ne cessaient point: à plusieurs reprises, j'entends le peuple crier : « *Evviva Maria !* Vive Marie! Voyez, voyez, Marie ouvre les yeux! » Je regardais et ne voyais, quant à moi, aucun mouvement. J'en concluais que le prodige était bien, comme je l'avais tout d'abord pensé, le rêve d'imaginations échauffées, et l'effet de quelque surexcitation religieuse. Je restai là trois quarts d'heure à poursuivre mes observations critiques. Mgr Casali se fatiguait; il partit sans avoir eu, comme il le disait, la consolation de vérifier le prodige de ses propres yeux. Plus persévérant, je demeure, résolu de tenir bon trois ou quatre heures, afin de pouvoir affirmer que je suis demeuré long-temps sans voir le prodige prétendu. Mais tout à coup, au moment où j'y pensais le moins, comme mes yeux étaient fixés sur ceux de la très sainte Vierge, je vois un mouvement très net, très sensible, dans l'un et l'autre

œil; les prunelles s'élèvent graduellement et vont se cacher presque tout entières sous les paupières supérieures, de sorte que, le noir disparaissant, il ne reste de visible que le blanc de l'œil. Un instant après, les prunelles, par un mouvement également calme et lent, s'abaissent et reprennent leur place. Après un autre court intervalle, les prunelles s'élèvent de nouveau, de nouveau disparaissent presque entièrement sous la paupière supérieure, et, comme la première fois, il ne reste de visible que le blanc de l'œil; puis les prunelles redescendent à leur place. Ce mouvement perpendiculaire se renouvela deux autres fois. Ce que j'éprouvai à la vue d'un fait si inattendu, est plus aisé à imaginer qu'à décrire. Je dirai seulement que les émotions dont mon cœur était rempli se manifestaient malgré moi; mes joues étaient inondées de larmes. Je mentionnerai ici diverses particularités. »

« Et d'abord, lors du mouvement des yeux de la sainte image, j'ai vu comme un très léger nuage flotter sur le blanc de l'œil; mais le nuage s'est dissipé, et au moment où les prunelles se sont élevées, le blanc de l'œil est apparu avec la même netteté qu'auparavant, ainsi cette vapeur a été instantanée. En second lieu, le mouvement perpendiculaire de la prunelle était plein de grâce et de majesté : le spectateur se sentait porté à la dévotion, à la confiance, à la tendresse, à la componction. Enfin le prodige, au moment où je le voyais, était attesté par les pleurs, les exclamations, les transports de joie de la foule : « Vive Marie ! s'écriait le peuple; voici, voici le miracle ! la Sainte Vierge ouvre les yeux ! » Le fait désormais était certain pour moi; je l'avais vérifié, je l'avais vu. Je me dis intérieurement : Reste à nous assurer qu'il n'y a ni fraude ni artifice, et à rendre ainsi le prodige absolument incontestable. Un incident me vint en aide; l'une des bougies allumées devant la madone

coulait. Une échelle était là; je la prends, et, sous prétexte de redresser la bougie, je monte au niveau du visage de la madone: je m'attachai surtout à observer les yeux de l'image, et à examiner si, dans les yeux ou autour, il n'existait aucune ouverture, aucune altération, aucun indice de nature à faire voir au peuple un prodige là où, en réalité, il n'y aurait eu qu'une fraude de la malice humaine. Je sus bientôt à quoi m'en tenir. Un scrupuleux examen me laissa la certitude que la toile, dans toutes ses parties, notamment là où se trouvent les yeux, était intacte, ne présentait indice ou trace quelconque de fraude, d'artifice ou d'altération. Satisfait d'avoir dissipé mes doutes, d'être arrivé à une certitude matérielle, absolue et complète, je me retirai, louant Dieu, et glorifiant la très sainte Vierge. Je publiai le prodige sur la route, et me déclarai prêt à en certifier la réalité au péril de ma vie. Ce jour-là, je ne fis à l'image aucune nouvelle visite; mais je sus que le miracle continuait. Le lundi, j'imaginai une autre expérience, un peu téméraire, il est vrai, mais dont le résultat serait de mettre, si je puis ainsi dire, évidence sur évidence, et de prévenir toute dénégation, toute objection. Je me procure un compas, et, à une heure autre que la première fois, c'est-à-dire vers six heures du soir, me rends près de la madone. La foule, assez considérable, était pourtant moindre que le samedi, et cela pour deux raisons. D'abord, les saintes missions sur les places de Rome, ordonnées par le souverain Pontife, étaient déjà commencées. De plus, le prodige s'étant manifesté sur beaucoup d'autres saintes images, la foule commençait à se disséminer. Je me place à quelques pas de la sainte image, de manière à en embrasser d'un regard toute la surface et à pouvoir faire l'expérience dont je vais parler. Je tenais toute prête l'échelle qui était à demeure près du mur, et

attendis que le prodige eût lieu. L'attente fut d'un quart-d'heure, plus ou moins. Je récitais les litanies et priais, l'œil fixe, immobile, attaché sur les yeux de Marie. Durant cet espace de temps, la foule ne vit aucun phénomène appartenant à l'ordre surnaturel: je le sais, car il n'y eut aucune de ces exclamations, de ces cris qui accompagnaient toujours la vision. Enfin le prodige a lieu. Je vois dans l'un et l'autre œil la prunelle se mouvoir, s'élever par degrés, se cacher sous la paupière supérieure. Il ne restait de visible que le blanc de l'œil. Le peuple ému poussait ses cris accoutumés: « Vive Marie! voici le miracle, voici que Marie ouvre les yeux. » Au moment même, je saisis l'échelle, me retourne, prie les spectateurs d'excuser une expérience destinée à rendre plus irréfragable la réalité du prodige, et monte rapidement, le compas à la main. Lorsque j'arrivai au niveau de la figure, les prunelles étaient encore cachées sous les paupières supérieures. Quelque rapides que pussent avoir été mes mouvements, les prunelles avaient eu le temps de descendre et de remonter. Le mouvement d'ascension de la prunelle venait ainsi de se renouveler pour la seconde fois. J'applique à l'instant la pointe du compas au bas de la portion de prunelle qui apparaît encore, et pose l'autre pointe à la naissance de la paupière inférieure. Par cette opération, je voulais mesurer la portion de blanc qui se voyait. L'ouverture du compas donnait cinq lignes mathématiques. Lorsque la prunelle eut repris sa position naturelle, on n'aperçut plus du tout le blanc de l'œil, attendu que les deux paupières se touchaient. L'expérience était décisive. Que désirer de plus? Le prodige, déjà indubitable, empruntait, à mes yeux, une évidence nouvelle d'une opération toute physique. Je restai un moment sur l'échelle, contemplant les merveilles de Dieu, les miséricordes de Marie, et vis, de

l'échelle même, le prodige se renouveler. Je descendis, bien aise d'avoir, par d'irrécusables preuves, exclu à jamais les doutes que l'on pourrait essayer de faire naître dans mon esprit. J'expliquai au peuple l'opération. Plus que jamais la foule fut convaincue qu'il ne pouvait y avoir ni illusion des yeux, ni égarement de l'imagination, et que ces faits, miracle du Tout-Puissant, étaient destinés à exalter de plus en plus les mérites de Marie. En ce qui touche les autres images, je n'en puis parler de science certaine. Si je les ai visitées, c'est par pure dévotion ; je n'ai rien fait pour en vérifier le caractère miraculeux. »

« Je satisfais maintenant aux autres questions. La première et la seconde fois, des bougies brûlaient devant la madone. Le soleil ne pénétrait point dans la rue. Je n'ai remarqué aucune réverbération de ses rayons sur les murs, et bien moins encore sur l'image. Le soleil, au reste, donne rarement dans cette rue, qui est étroite et profonde. Un cristal protège la peinture, mais le cristal est très limpide, très pur, une personne étant préposée à la conservation de la madone. C'est à l'œil nu que j'ai fait mes observations; ma vue étant excellente, je n'ai eu nul besoin d'instruments d'optique pour bien discerner les objets. »

Interrogé si le mouvement a eu lieu en même temps sur les deux yeux, comme chez les personnes vivantes, ou, par exception, dans un œil seulement; à quels signes et indices il a pu reconnaître et constater ce mouvement; si ledit mouvement a été très sensible ou non, prolongé ou passager, de nature à rendre, ou non, l'image difforme; invité enfin à spécifier quelles étaient les personnes présentes, et si elles percevaient les mêmes faits que lui, le témoin répond :

« Ainsi que je l'ai déjà dit, le mouvement miraculeux a eu lieu sur l'un et l'autre œil à la fois. Ce mouvement s'est pro-

duit régulièrement, comme dans l'œil humain. Il n'a pas été passager, fugitif, instantané et comme insaisissable, il a été lent et mesuré; j'ai eu tout le temps nécessaire pour bien voir et bien observer. La possibilité de mesurer avec un compas la distance de l'extrémité inférieure de la prunelle à la naissance de la paupière inférieure, indique assez la lenteur du mouvement. Le prodige faisait d'abord naître un sentiment d'admiration, auquel succédaient le respect, la piété, une vive componction. La grâce et la majesté de ces regards bénis me paraissaient comme un second miracle. La sainte image, loin d'être difforme, par sa grâce au contraire remplissait le cœur d'émotion, et faisait couler des larmes. Je ne puis désigner le nom des spectateurs qui se sont rencontrés avec moi; c'étaient des personnes inconnues. J'en excepte le commandeur Mariscotti, qui se trouvait à mes côtés le samedi. Autant que je puis m'en souvenir, monsignor Mariscotti voyait aussi le prodige; mais sa vue étant très faible, il ne constatait pas les faits avec la même assurance, la même énergie que moi et les autres spectateurs. »

Interrogé s'il a vu le miracle du mouvement des yeux une ou plusieurs fois; si chaque fois sa conviction a été la même; s'il ne lui est pas arrivé de douter; si, lorsque la certitude a été complète, il s'est trouvé près de lui d'autres personnes; si ces personnes ont au même moment, vu les faits de la même manière : invité à dire quelles paroles ces personnes ont employées pour manifester leurs impressions; invité enfin à donner de solides preuves qu'il n'a été dupe ni des fantaisies de l'imagination, ni des illusions des sens, ni des reflets de la lumière, ni de la réverbération des verres ou cristaux interposés, ni enfin d'artifices qui pourraient avoir été pratiqués à l'égard de l'image, le témoin répond :

« J'ai été plusieurs fois témoin oculaire du mouvement sur-

naturel des yeux, et chaque fois je suis demeuré sous l'impression d'une conviction profonde, basée sur des expériences qui me paraissent avoir donné aux faits le caractère de la plus complète évidence. Les motifs de crédibilité se déduisent de l'ensemble de mes déclarations. Ma conviction est telle que je certifierais la chose au péril de ma vie. Afin d'éviter les redites, je m'abstiens d'énoncer de nouveau les motifs de certitude déjà indiqués. J'ajoute qu'ayant, par la grâce de Dieu, étudié à fond la physique, je sais quelles peuvent être les surprises de l'imagination, et combien sont faciles les illusions d'optique. L'erreur est à craindre lorsque le témoignage des sens n'est pas vif, constant, uniforme, déterminé par une raison solide. Ma déposition subsiste; les circonstances, en ce qui me concerne, excluent toute erreur, toute surprise des sens ou de l'imagination. »

Interrogé quels ont été ses sentiments, ses dispositions intérieures à la vue du phénomène, et quels sentiments ont fait paraître les autres spectateurs, et invité à s'expliquer sur ce point avec précision, le témoin répond :

« J'ai satisfait à cette question par mes précédentes réponses. »

Invité à faire connaître s'il sait ou s'il a ouï dire que des témoins aient apprécié les faits autrement que lui, à indiquer leurs noms et les motifs de cette diversité d'appréciations, le témoin répond :

« Les témoins furent unanimes à proclamer le prodige : si quelques personnes en ont nié la réalité, je ne les connais pas. »

L'interrogatoire a été lu au témoin qui, après l'avoir écouté et bien compris, en a approuvé la teneur, et, sur notre invitation, a apposé au bas sa signature, conjointement avec le révérend chanoine Frattini, délégué, et moi notaire, etc.

« J'ai ainsi déposé conformément à la vérité : j'approuve, ratifie et confirme l'acte ci-dessus. »[1]

Fr. Juvénal Goani, *mineur conventuel.*
Candido Frattini, *promoteur fiscal, juge délégué.*

Pour Joseph Cicconi,
François Mari, *notaire délégué.*

[1] Il importe de remarquer que les questions ont été posées dans les mêmes termes aux quatre-vingt-six témoins.

N° 4.

DÉCRET D'INTRODUCTION DE LA CAUSE.

Die 1 octobris 1796.

Coram E^mo^ et R^mo^ D. Julio Maria tituli sanctæ Sabinæ, S. R. E. Presbytero cardinali della Somaglia, SS^mi^ D. N. PP. in alma Urbe vicario generali, Romanæque Curiæ, ejusque suburbiorum et districtus judice ordinario, in palatio et ædibus suæ solitæ residentiæ, meque notario infrascripto;

Comparuit R^mus^ D. canonicus Candidus Maria Frattini promotor fiscalis tribunalis dicti E^mi^ et R^mi^ Domini cardinalis vicarii, et ratione ejus officii eidem Eminentiæ suæ exposuit atque narravit placuisse Deo optimo maximo, nuperis hisce temporibus, etiam in hac alma Urbe, mirabile prodigium patrare in quampluribus imaginibus beatissimam Virginem Mariam exprimentibus, quæ venerantur, tum in ecclesiis, tum in publicis viis, tum etiam in domibus privatis; ejusque extrajudiciales attestationes a R^mis^ parochis Urbis jussu Eminentiæ suæ collectæ, ab eisdem in secretaria dicti tribunalis exhibitæ, sibique dein transmissæ penes ipsum asservantur. Aliæ enim ad plures dies mirum in modum aperuerunt clauseruntque oculos, aliæ autem illos multiformiter moverunt. Ne autem hujusce mirabilis eventus memoria temporis diut urnitate oblivione deleatur, opus esse inquisitionem instruere ad hoc ut, quatenus ex dictis testium sub jurisjurandi religione examinatorum, veritas comprobetur, illius relatio, approbante et recognoscente eodem E^mo^ D. cardinali vicario, juxta sac. conc. Trident.

præscriptum sess. 25 de invocatione, veneratione et reliquiis sanctorum et sacris imaginibus in lucem edi possit, et ea faciat quæ veritati et pietati consentanea esse judicaverit. Institit idcirco penes eamdem Eminentiam suam, ut ad hujusmodi inquisitionem instituendam devenire dignaretur, et, quatenus gravibus sui officii curis præpeditus id per se ipsum peragere nequiret, aliquem ecclesiasticum virum in judicem eligeret, qui testes, super antedicti prodigiosi eventus comprobatione advocandos, ad tramites juris examini subjiciat, eorumque dicta per notarium ab Eminentia sua deputandum fideliter in publicas tabulas redigi curet et faciat.

E^mus^ vero et R^mus^ D. cardinalis vicarius judex ordinarius, attendens petitionem et instantiam suprascriptam esse justam, nostræque sanctæ catholicæ religioni consonam, illique annuendo, cum per se ipsum, ob multiplices sui muneris sollicitudines, ad constructionem prædictæ inquisitionis incumbere non valeat, elegit et delegavit in judicem in sui locum pro effectu præmisso, dictum R^mum^ D. canonicum Candidum Maria Frattini, promotorem fiscalem sui tribunalis, de cujus dexteritate, zelo ac diligentia plurimum confidit, ac in notarium pro excipiendis juramentis et examinibus testium, aliisque necessariis peragendis, me infrascriptum Franciscum Mari, sac. Rotæ Romanæ notarium, in locum D. Josephi Cicconii notarii tribunalis Eminentiæ suæ, cum omnibus et singulis facultatibus necessariis et opportunis non solum, etc., sed et omni, etc.

Julius M. card. della Somaglia vicarius.

Pro Domino Josepho Cicconi causs. cur. E^mi^ et R^mi^ D. almæ Urbis card.-vicarii notario.

Franciscus Mari, not. dep.

N° 5.

DÉCRET D'APPROBATION.

Die 28 februarii 1797.

Coram E^{mo} et R^{mo} D. Julio Maria, tituli Sanctæ Sabinæ S. R. E. Presb. Cardinalis della Somaglia, SS^{mi} D^{ni} N. PP. in alma Urbe vicario generali, Romanæque curiæ, ejusque suburbiorum et districtus judice ordinario, meque notario infrascripto;

Comparuit R^{mus} D. canonicus Candidus Maria Frattini, promotor fiscalis tribunalis dicti E^{mi} et R^{mi} D. cardinalis vicarii, et dixit se, usque et sub die prima octobris anni proximi præteriti 1796, delegatum fuisse ab Eminentia sua in judicem ad effectum efformandi juridicam inquisitionem pro comprobando prodigioso motu oculorum in quampluribus sacris imaginibus, præsertim $B^{mæ}$ Virginis Mariæ, ut fama ferebat in hac alma Urbe patefacto. Hoc munus, alacri lubentique animo a se susceptum, summa sedulitate fuisse usque nunc continuatum, ac sub interrogatoriis a se datis fuisse examini subjectos sex supra octoginta testes, ex omni ordine advocatos, ex quorum dictis satis superabundeque comprobatam fuisse veritatem antedicti mirabilis prodigiosique eventus in infrascriptis viginti sex sacris imaginibus, nempe :

SS^{mi} Crucifixi in eccles. paroch. S. Joannis in Ayno.

SS^{mi} Crucifixi in domo privata D. Joannis Baptistæ Pucci, posita e conspectu ven. regiæ ecclesiæ B. Mariæ de Anima.

$B^{mæ}$ Virginis Mariæ sub titulo Misericordiæ, vulgo nuncupat. dell' Archetto.

$B^{mæ}$ Virginis Mariæ, quæ colitur in ara SS^{mo} Crucifixo dicata in ecclesia archiconfraternitatis Nativitatis D. N. Jesu Christi nuncupata degli Agonizzanti.

$\text{B}^{\text{mæ}}$ Virginis Mariæ in cœlum assumptæ, in sacello eidem dicato in ecclesia S. Mariæ de Vallicella RR. PP. congregationis Oratorii.

$\text{B}^{\text{mæ}}$ Virginis Mariæ sub symbolo ejus immaculatæ Conceptionis, in sacello eidem dicato in Ecclesia monialium S. Silvestri de Capite.

$\text{B}^{\text{mæ}}$ Virginis Mariæ expressæ in tabula picta, exhibente adventum Spiritus S. Paracleti ac existente in altero sacello dictæ ecclesiæ.

$\text{B}^{\text{mæ}}$ Virginis Mariæ publicæ venerationi expositæ in ara principe ecclesiæ S. Nicolai Lotharingiorum.

$\text{B}^{\text{mæ}}$ Virginis Mariæ sub tituli Gratiarum, positæ in ecclesia dicto nomini dicata, adnexa archihospitali S. Mariæ Consolationis.

$\text{B}^{\text{mæ}}$ Virginis Mariæ vulgo nuncupatæ della Lampana, in sacello eidem dicato in ecclesia S. Joannis Calybitæ RR. PP. ordinis S. Joannis de Deo, vulgò Fate bene fratelli.

$\text{B}^{\text{mæ}}$ Virginis Mariæ denominatæ di Guadalupe, existentis in sacello S. Joanni Baptistæ dicato in collegiata et parochiali ecclesia S. Nicolai in carcere Tulliano.

$\text{B}^{\text{mæ}}$ Virginis Mariæ in ara sacelli interioris tyrocinii RR. PP. carmelitarum antiquæ observantiæ S. Martini in Montibus.

$\text{B}^{\text{mæ}}$ Virginis Mariæ sub titulo Carmeli, in sacello recenter constructo, ac eidem dicato ad latus aræ principis ecclesiæ S. Martini in Montibus.

$\text{B}^{\text{mæ}}$ Virginis Mariæ modo existentis in ara sacelli privati $\text{Ill}^{\text{mæ}}$ domus Bolognetti.

Simulacri $\text{B}^{\text{mæ}}$ Virginis Mariæ sub titulo SS^{mi} Rosarii, in ara sacelli privati D. Ludovici Galli, ratiocinatoris sac. montis pietatis de Urbe.

$\text{B}^{\text{mæ}}$ Virginis Mariæ nunc positæ in ara sacelli privati in palatio vulgo nuncupato l'Impresa de' Lotti.

Bmæ Virginis Mariæ sitæ in pariete domus in via vulgo nuncupata delle Muratte.

Bmæ Virginis Mariæ sub titulo Dolorum, positæ in pariete domus in vico qui a platea S. Andreæ de Valle ducit ad ostium domus RR. PP. Theatinorum.

Bmæ Virginis Mariæ sub titulo Dolorum, expressæ ac positæ in pariete domus in platea Jesus.

Bmæ Virginis sitæ in rudere arcus qui exstat in via nuncupata l'arco della Ciambella.

Bmæ Virginis Mariæ in pariete domus positæ in via denominata dell' Olmo.

Bmæ Virginis Mariæ in vico nuncupato della Consulta, in pariete palatii sub hoc nomine indicati.

Simulacri Bmæ Virginis Mariæ positi subtus arcum existentem in via prope januam lateralem ven. ecclesiæ Sanctæ Mariæ de Vallicella.

Bmæ Virginis Mariæ existentis subtus arcum nuncupatum di Bracciano in platea SS. Duodecim Apostolorum.

Bmæ Virginis Mariæ subtus arcum adnexum parietibus ecclesiæ parochialis Sanctæ Mariæ Cryptæ Pictæ, etc.

Bmæ Virginis Mariæ sub symbolo Dolorum in angulo domus existentis in platea nuncupata piazza Madama.

Dixit insuper simile prodigium, ut fertur, evenisse in pluribus aliis sacris imaginibus Beatissimæ Mariæ Virginis, cujus comprobatio, si exciperetur per alios testes legaliter examinandos, nimis in longum protraheretur hujusmodi inquisitio, nec fidelium devotioni fieret satis, quibus summopere cordi est ut quamprimum antedicti prodigii relatio in lucem edatur. Instituit idcirco penes Eminentiam suam, ut super præmissis ejus auctoritatem et decretum interponere, ac facultatem vulgandi dictam relationem typis impressam impertiri dignetur.

Et exhibito per me notarium Eminentiæ suæ præditæ in-

quisitionis autographo ad effectum perpendendi, examinandi atque recognoscendi, illud in ejus manibus reliqui. Reversus vero ego idem notarius sub hodierna die 28 mensis februarii ad eumdem eminentissimum D. cardinalem vicarium, ea, qua decet, reverentia illud requisivi, atque rogavi ut super præmissis animum suum aperiret; ac Eminentia sua petitioni antedictæ satisfaciendo, dixit se attente perlegisse juratas testimonium depositiones, illorumque dicta sedulo examinasse, ac adhibito etiam, juxta sacri concilii Tridentini præscriptum, sess. 25 de invocat. Sanctorum, nonnullorum theologorum, aliorumque priorum virorum consilio, decrevit ac decernit : Antedicti prodigiosi motus oculorum in supra indicatis sacris imaginibus veritatem fuisse atque esse comprobatam; ideoque illius relationem typis impressam, una cum decreti præsentis apographo, evulgandi ad majorem Dei gloriam, ac erga sanctissimum Dominum nostrum Jesum Christum Redemptorem crucifixum, ejusque beatissimam matrem Virginem Mariam devotionem in Christi fidelibus augendam, benigne in Domino concessit, atque impertitus fuit, non solum præmisso sed et omni alio meliori modo.

Datum, etc., prædicta hac die 28 Februarii, anni M. DCC. XC. VII.

Signé : Julius Mª cardinalis della Somaglia Vicarius [1].

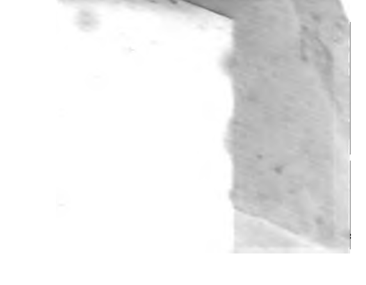
Et plus bas :

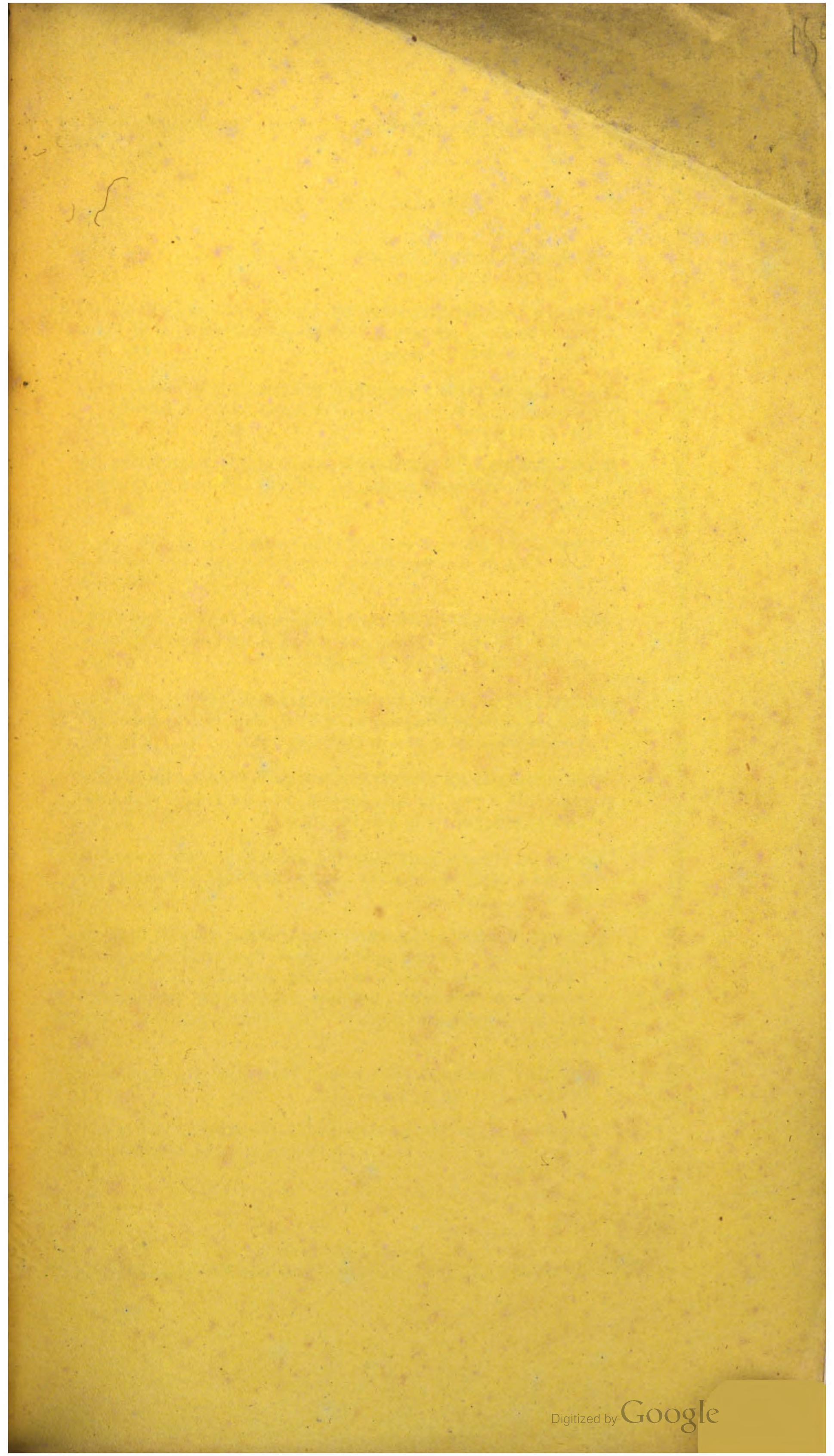
Franciscus Mari, notarius ut supra deputatus.

[1] Le cardinal della Somaglia et le notaire Mari ont signé de leur propre main le décret d'approbation sur chacun des exemplaires de la relation de Mgr. Marchetti. Ces exemplaires, ainsi que nous l'avons déjà fait remarquer, sont très rares en France. Nous n'en connaissons qu'un seul, appartenant à la bibliothèque de l'abbaye des Bénédictins de Solesmes.

TABLE DES MATIÈRES.

NOTES ET PIÈCES JUSTIFICATIVES.





CHEZ LES MÊMES ÉDITEURS:

INSTITUTIONS LITURGIQUES, par le R. P. Dom Prosper Guéranger, Abbé de Solesmes. — 2 vol. in-8. 12 fr.

DÉFENSE DES INSTITUTIONS LITURGIQUES. Lettre à Monseigneur l'Archevêque de Toulouse, par le R. P. Dom Prosper Guéranger, Abbé de Solesme. — In-8 de 270 pages. 3 fr. 75 c.

LETTRE A MONSEIGNEUR L'ARCHEVÊQUE DE RHEIMS, sur le Droit de la Liturgie, par le R. P. Dom Prosper Guéranger, Abbé de Solesmes. — In-8 de 140 pages. 3 fr.

L'ANNÉE LITURGIQUE. — Première division. — L'AVENT LITURGIQUE, par le R. P. Dom Prosper Guéranger, Abbé de Solesmes. — 1 volume in-12. 3 fr. 75 c.

L'ANNÉE LITURGIQUE. — Seconde division. — LE TEMPS DE NOEL, par le R. P. Dom Prosper Guéranger, Abbé de Solesmes. — 2 forts vol. in-12. 8 fr. 50 c.

NOUVELLE DÉFENSE DES INSTITUTIONS LITURGIQUES. Première Lettre à Monseigneur l'Evêque d'Orléans, par le R. P. Dom Prosper Guéranger, Abbé de Solesmes. — In-8 de 130 pages. Net. 1 fr. 75 c.

NOUVELLE DÉFENSE DES INSTITUTIONS LITURGIQUES. Deuxième Lettre à Monseigneur l'Evêque d'Orléans, par le R. P. Dom Prosper Guéranger, Abbé de Solesmes. — In-8 de 130 pages. Net. 1 fr. 75 c.

NOUVELLE DÉFENSE DES INSTITUTIONS LITURGIQUES. Troisième Lettre à Monseigneur l'Evêque d'Orléans, par le R. P. Dom Prosper Guéranger, Abbé de Solesmes. — In-8 de 150 pages. 1 fr. 75 c.

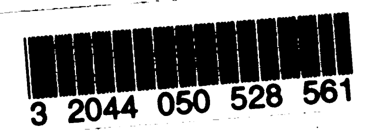
MANUEL DES SCIENCES ECCLÉSIASTIQUES, par le R. P. Dom Bruno-Jules Lacombe, Bénédictin de la Congrégation de France. — Première partie. — Un volume in-8. 6 fr.

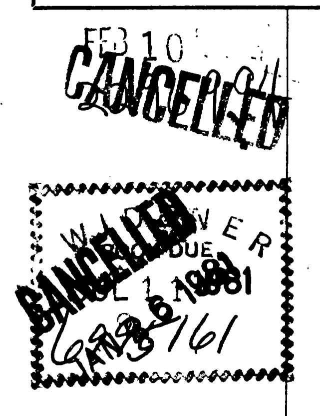
LA TRIPLE COURONNE DE LA BIENHEUREUSE VIERGE, Mère de Dieu, par le R. P. François Poiré, de la compagnie de Jésus, avec les corrections et additions de la révérende Mère Jacqueline de Blémur, Bénédictine du Très-Saint Sacrement. Edition revue, collationnée et enrichie de notes, par les RR. PP. Bénédictins de Solesmes. — 3 vol. in-8. 18 fr.

LA LITURGIE ROMAINE ET LES LITURGIES FRANÇAISES, par M. Dulac de Montvert. — 1 vol. in-8. Prix: 5 fr.

MÉMOIRE sur la question de l'Immaculée Conception de la très sainte Vierge, par le R. P. Dom Prosper Guéranger, Abbé de Solesmes. — Un volume in-8. 3 fr.

Imp. de Julien, Lanier et C.


3 2044 050 528 561


CANCELLED
CANCELLED


Google

